

A B O U D I A L L O

SEMÉ SEUL, RÉCOLTÉ PAR TOUS



A B O U D I A L L O

Semé seul, récolté par tous

Semé seul, récolté par tous

© 2026 Abou DIALLO. Tous droits réservés.

Toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle, de cet ouvrage, par quelque procédé que ce soit, sans l'autorisation écrite de l'auteur, est interdite.

ISBN :9791044520951

A tonton Étienne BASSENE,

Bibliothécaire, archiviste, documentaliste. Celui qui m'a transmis le goût des livres et m'a appris à en respecter la magie. Merci de m'avoir transmis l'amour des mots. Tu as tiré ta révérence juste avant que le mien ne voit le jour, mais c'est grâce à toi qu'il existe aujourd'hui. Je sais que tu en lis la plus belle version, là où tu es. Ce premier livre est le tien.

Merci pour tout.

Table des matières

Préface.....	1
C H A P I T R E I L'ancrage et les origines	8
C H A P I T R E I I Le parcours scolaire	11
C H A P I T R E I I I Le labeur et la terre	17
C H A P I T R E I V Le tournant du deuil	21
C H A P I T R E V L'université et les désillusions	25
C H A P I T R E V I La renaissance par la « Sante »	33
C H A P I T R E V I I Souvenirs et injustices	39
C H A P I T R E V I I I La douleur et la philosophie du temps.....	47
C H A P I T R E I X La spiritualité.....	53
C H A P I T R E X Vers l'avenir	59
C H A P I T R E X I Nature et résilience	63
C H A P I T R E X I I L'âge de l'action et les castes.....	69
C H A P I T R E X I I I Sociologie de la Teranga	79
C H A P I T R E X I V L'impact du numérique	83
C H A P I T R E X V Foi, travail et patience	95

Préface

Il existe des histoires qui ne nous appartiennent pas tout à fait, mais qui s'imposent à nous avec la force d'un devoir.

Pendant longtemps, ce livre n'a été qu'une poignée de textes éparpillés, dormant sagement dans des tiroirs secrets de mes répertoires. C'était en 2019. L'envie d'écrire était là, vibrante, mais la réalité du quotidien me rattrapait toujours. Le temps qui file entre les doigts. Le manque de repères. Cette sensation de naviguer à vue sans trop savoir à quelle porte frapper pour transférer ces fragments de pensée en un véritable ouvrage. Alors que je m'installais pour une formation continue de trois ans, je me suis fait une promesse solennelle, un pacte de moi à moi : reprendre la plume, et aller au bout.

Ce livre que vous tenez entre vos mains s'exprime à la première personne. Et pourtant, ce serait un mensonge de dire qu'il ne raconte que mon histoire. A travers la voix et le parcours de Mayann, c'est tout un chœur d'existence qui s'élève. Ce sont les épreuves de me proches, les confidences de mes compagnons de route. Ces tranches de vie gravées dans ma mémoire qui demandaient désespérément à être racontées.

Mayann, c'est l'incarnation de cette jeunesse qui ne naît pas avec une cuillère d'argent dans la bouche, mais qui refuse catégoriquement d'attendre que le destin décide pour elle. C'est le récit rude et magnifique de la débrouillardise. Dès les bancs de l'école, la vie nous impose ses contraintes, nous choque par la perte cruelle d'êtres chers, nous bouscule au gré des amitiés qui se nouent passionnément pour parfois se briser net.

Mais c'est aussi et surtout un hymne à la persévérance. A travers l'entrepreneuriat des jeunes qui retroussent leurs manches, à travers cette rage de devenir meilleur chaque jour, ce livre célèbre la beauté du combat quotidien. Il puise sa force dans les valeurs profondes qui nous façonnent, à commencer par cette Téranga, cette hospitalité et cette chaleur sénégalaise qui rappellent que personne ne s'élève véritablement seul.

C'est là tout le sens du titre que j'ai choisi : Semé seul, récolté par tous. Si le grain est mis en terre dans la solitude de la peine et de l'effort, le fruit de la réussite, lui, a vocation à nourrir toute une communauté. En ouvrant ces pages ces pages, vous n'allez pas simplement lire un roman ou de mémoires. Vous allez traverser la vie.

PREFACE

Vous allez pleurer, douter, espérer, mais plus que tout, j'espère que vous y trouverez la force de vous relever et de semer, vous aussi, votre propre graine. A vous qui entreprenez, à vous qui doutez, à vous qui vous battez : que ce voyage aux côtés de Mayann soit votre étincelle.

L'auteur

« Œuvrons dans la droiture afin que chacun de nos projets soient semblable à un arbre. On la sème seul, en revanche lorsqu'elle porte fruits, c'est l'humanité tout entière qui en bénéficie. »

CHAPITRE I

L'ancrage et les origines

Assurément, certains prénoms ont une belle résonance. Ils peuvent également porter à confusion. Mais, aussi plaisant soient-ils à l'oreille, ils ne disent pas qui je suis vraiment. Quand j'empoigne la plume face au temps qui passent, un seule s'impose à tous : Mayann. Digne héritier d'anciens combattants, je porte une mémoire universelle qui mérite d'être portée à la connaissance de tous. Immergeons-nous au cœur de cette intrigue.

Sur la planète entière, l'immédiat après-guerre mondiale fut un période de mutations considérables et de réorganisations institutionnelles. Le Sénégal n'échappa pas à cette vague. L'une des préoccupations majeures résida dans le sort à réserver aux vaillants guerriers ayant servis sous les drapeaux. C'est dans cet perspectives de reconnaissance et de réhabilitation qu'une initiative notable vit le jour. Motivé par la volonté commune de perpétuer la mémoire de leur service, ces anciens tirailleurs rallièrent un site destiné à devenir leur nouveau foyer. Un appel lancé par le président Léopold Sédar Senghor.

Telle a été l'origine de Kassack Sud dit « Assème », bâti en 1966. C'est dans ce berceaux datant d'un quadragénaire que la vie m'a été insufflé. M'inscrivant à mon tour dans son histoire. Le rassemblement officiel des hommes sur ce lieux historique se fit précisément le Vendredi 15 juillet 1966. Ce jour marqua là fondation d'une communauté nouvelle. Communauté bâtie sur le courage et la fraternité des champs de bataille.

Construit par le gouvernement du Sénégal, le terroir se découvre au Nord du Sénégal à la frontière Mauritanienne. Dans l'arrondissement de Rosso Béthio et du département Dagana. D'origine, il fut celui des militaires de carrière, ancien combattants sénégalais, soldats nommés tirailleur du temps de l'Afrique colonial ayant combatus pour la France durant les principaux conflits du 20^e siècle : 14-18 ; 39-45, la guerre d'Indochine, la guerre d'Algerie. Leur arrivé sur cette terre du Walo n'était pas le fruit du hasard. Mais d'une ambition nourrie par la soif de développement. Ils portaient en eux l'impérieuse mission de donner la vie nouvelle à la riziculture et à la culture de la tomate industrielle. Ces hommes, d'une résilience forgée par les épreuves, se firent les pionniers courageux. Leurs mains devinrent les premiers à sonder le secret des sols. A oser les expérimentations les plus novateur concernant ces cultures vivrières.

En 1969, la reconnaissance de leur labeur acharné, leur décerna un titre expressif : celui de Village pilote du Delta du Walo. Fraichement arrachés à l'enfer des guerres, ils se sont penchés sur le chevet de la terre. Loin de chercher le repos tant mérité. Avec une détermination farouche, ils ont troqué les armes pour l'outil. Transformant leurs expériences du combat en une ferveur agricole. Et faisant de l'agriculture non seulement leur gagne-pain, mais aussi leur rédemption.

Au-delà des périphéries de la ville coloniale, le temps sur la route se mesure en une fraction d'heure. Cela, pour 'atteindre le lieu physique de ce village du Nord. C'est là que s'étend le village, marqué par le climat Sahélien. Ses modestes demeures de ciment, les baraquements dépourvus d'ornements, bâtis en dur, sont les sentinelles des lieux. Elles portent encore le nom et le souvenir des eaux du bras de fleuve où le village a toujours puisé sa vie. En 2010, alors que mon âge ne comptait encore que neuves années, la grande cohorte des deux-cent-deux ancien combattant n'étaient plus qu'une poignée. Il n'en subsistait que quatre témoins seuls face au temps qui file. Jusqu'à cette date, la charge de Chef de village revient à Lyam Leny. Fils et héritier d'un père qui a parcourus les champs de bataille, milieu où il est lui-même né en 1953.

CHAPITRE II

Le parcours scolaire

Dans cette contrée au cœur d'une histoire riche, moi, Mayann, j'y ai arpenté dès mon plus jeune âge, des défis qui m'ont poussé à grandir plus vite que les autres. De plus, ayant toujours côtoyés des aînés, j'ai développé une sorte de maturité. Laquelle me faisais systématiquement attribuer un âge supérieur au mien. Ce sont les premières luttes de la vie, celles qui façonnent l'être. Mais le destin a ses rituels : telle une empreinte, elles reviennent hanter le présent et se répéter à l'infini.

Les bancs de l'école primaire de ces terres ont été mes premiers champs de bataille. Puis ceux du collège voisin à trois kilomètres de là, Un temps coriace soutenu par des études cor-sées. Nombreux sont ceux qui se firent des témoins éloquents sur ma personnalité. Cela concernant particulièrement ma précocité intellectuelle et de l'enthousiasme qui animait mon amour pour les études. Dès mes premières heures passées sur les durs bancs d'école, cette abnégation s'est manifestée, hors pair, incontestable. Comme une force motrice intérieure. Mon parcours scolaire mené fut une suite ininterrompue de triomphes précoces. J'ai toujours eu à cœur de faire honneur aux établissements où j'étudie.

Je participais aux concours, compétitions et activités scolaires, notamment au Génie en herbe, où je me distinguais régulièrement vainqueur, contribuant ainsi au rayonnement de mon école. Très tôt, mes capacités d'apprentissage et de raisonnement ont attiré l'attention. Je pouvais retenir une notion après une seule explication, en comprendre rapidement la logique et la réutiliser dans d'autres situations. Mes copies de devoirs ne rentraient d'ailleurs presque jamais chez moi. Enseignants et camarades se les disputaient pour s'en inspirer ou comprendre ma méthode. Dans les compétitions en équipe, chacun souhaitait m'avoir à ses côtés, car je savais mobiliser rapidement mes connaissances, faire des rapprochements et trouver des solutions à partir de simples indices. Même lorsque j'arrive en retard, certains professeurs hésitaient à me renvoyer, conscient que je ne l'avais pas fait exprès. Tout se résume sur la capacité à mettre mon intelligence au service de mes équipes et de mon établissement. J'ai ainsi bouclé, avec une aisance non dissociée d'efforts, l'intégralité de mon cycle d'études menant au Brevet de Fin d'Études Moyennes (BFEM). Cela, avant même de souffler mon quinzième bougies. Par la grâce divine, ce passage d'excellence fut jalonné de résultats qui ne connurent jamais la nonchalance de la médiocrité. En effet, mes classements tout au long de ces années, n'outrepassèrent jamais le seuil des cinq premières places restreintes.

J'ai occupé régulièrement, les marches les plus élevées des escaliers. J'étais, pour ainsi dire, toujours devant. Malgré le fardeau des obstacles familiales, sociales, environnementales. Tant d'autres obstacles que je portais, ma détermination est restée inébranlable. J'étais, en effet, motivé par une conviction. Conviction profonde : que seul l'éducation constitue le projecteur capable d'éclairer et de nous projeter vers des horizons plus porteurs.

En parlant de famille, la progéniture de notre géniteur commun se découvre avec hétérogénéité. Elle m'a placé au milieu d'une amas. Quatre grands frères me précèdent, juste avant ma grande sœur. Puis vint les plus jeunes. Quatre âmes fraternelles et ma magnifique sœur cadette. Ces liens tissés accordent à la famille un statut que l'on ne pourrait qualifier de « restreint ».

J'ai passé mes quinze premières années d'existence exclusivement auprès des miens. À l'exception de trois membres dont les deux s'étaient établi sur la capitale. Tandis que le dernier avait fait son retour au domicile ancestral, pour tracer leur propre sort. Ce fut une période bercée par un atmosphère des plus jovial. Réchauffé par la fraternité et une profonde complicité. Ces années furent marquées, avant tout, par la compagnie inestimable de ma très chère mère. Brave, protectrice et bien-aimée. Ainsi que par la présence de mon unique grande sœur et complice avant qu'elle ne soit donné en mariage.

Toute l'essence de mon être et la cour de mon existence se sont joué durant cette période. Malheureusement, elle fut aussi le théâtre des premiers épisodes inattendu. Séquences qui ont bouleversées la trajectoire de ma vie. Cette année-là, après l'obtention de de mon BFEM je fis mon premier et unique voyage avec ma bien-aimée mère. Un mois de séjour Le chemin nous mena chez mes grands-parents maternels. Un mois dans une terre que je venais de toucher pour la première et la dernière fois. Car, depuis ce jour, la porte de cette maison ne s'est plus jamais ouverte sur mes pieds. Cruellement ce fut le dernier périple partagé avec elle.

Le retour de ces vacances marqua la prise d'un nouveau tournant. Mon BFEM en poche m'obligeait à l'envol. Je devais choisir l'établissement qui me lancerai sur le sentier des études secondaires. Le destin, cette main invisible qui tire les cartes à notre insu, frappa alors. Il me lia à celui d'un ami à mon géniteur. Un homme au métier de transporteur de marchandises. Hôte de passage, par une ironie du sort, c'est à cet ami que je fus confié.

Ma nouvelle adresse et bien plus : Saint-Louis, ma ville d'origine. Ne servant pas de simple escale, mais le lieu où les racines de mon existence se fixeraient à jamais. La ville coloniale, l'île gorgée d'histoire où s'étaient aiguisé les plumes et les esprits de pratiquement tous les érudits du Sénégal.

En octobre 2016, j'embarquais, non plus pour des vacances. J'embarquais pour une tournée vers une ville promise à forger mon identité. La rupture était là.

À 15 ans, j'ai quitté le cocon familial. Je fus déposé à Belles-Eaux. Cité dont le nom même résonnait d'une étrangeté. Une étrangeté sévère. Devenue aujourd'hui un nouveau chez-soi, ici l'existence était monotone. La solitude régnant en maître. C'est dans cet atmosphère que je pris mon inscription au lycée. Ironie du sort, l'établissement n'était qu'un projet en devenir. Un squelette de béton érigé sur une site trois kilomètres plus loin. Commencèrent alors mes études en série scientifique. Une discipline exigeante qui réclamait plus qu'une simple application. Il me fallut consentir des efforts hors normes. Déployer une volonté d'acier pour non seulement m'adapter à ce nouvel environnement hostile, mais aussi pour tenir le coup. Maintenir ainsi intacte ma réputation d'apprenant studieux.

Piétiner trois kilomètre chaque jour, je connaissais déjà cette peine du temps collégial. Mais cette nouvelle distance n'était pas une simple marche. C'était une bourlingue quotidienne. Un sacrifice physique loin d'être une tâche aisée. Comme pour tout début, la classe de Seconde, se révéla particulièrement coriace.

Un véritable mur semblant se dressé devant mes ambitions. Je dus alors entreprendre des navettes épuisantes. D’abord de la maison à l’école. Puis jusqu’aux portes de l’Université dans une quête acharnée de ces étudiants plus avancés qui pourraient me prêter main forte. Fort heureusement, la ténacité fut ma meilleure alliée. Je m’en tirai vainqueur, clôturant l’année parmi les cinq premiers de ma classe. L’année scolaire 2016-2017 marqua ainsi mon premier pas vers la triomphe dans le cycle secondaire. L’année suivante fut encore plus rude, mais l’adaptation était désormais presque acquise. Je réitérai l’exploit, me classant à nouveaux parmi les cinq meilleurs. Puis vint 2018-2019, l’année du Baccalauréat. C’est là que ma flamme s’embrasa pleinement. Je parvins à décrocher la tête de toute ma très brillante classe. Cela, pour les deux semestres entiers. Comme tout fin de cycle, l’examen final fut un tournant inattendu. Fort de ma confiance d’obtenir la mention au premier tour, la réalité des épreuves m’a rattrapé. Je fus relégué au second tour. Mais ce n’était qu’un délai. Je l’obtins dans la même session. Le diplôme enfin arraché.

CHAPITRE III

Le labeur et la terre

Malgré mon cursus scientifique, mon goût pour les langues, l'anglais et le français en l'occurrence, ne s'est jamais atténué. Je rivalisais d'ailleurs couramment avec les littéraires. Beaucoup jugeaient mon temps gaspillé, me voyant assidus des clubs d'anglais, Pourtant, aujourd'hui, eux-mêmes me sollicitent pour le décryptage d'un simple message écrit. Mieux encore, la poésie, en français comme en anglais, m'a mené sur de nombreuses : compétitions de la Semaine de la Jeunesse à Dagana, aux tournoi oratoires au collège Guilbert de Saint-Louis. Jusqu'aux prestigieux concours inter-établissements qui rassemblaient l'élite des lycées tels que Charles de Gaulle, Faidherbe, la Prytanée militaire, et les établissements privés d'excellence. Je me démarquais avec des distinctions. Une fois les projecteurs éteints, les félicitations passées, l'hivernage fini par rattraper la magie des diplômes. Mes discours se taisent, mes cahiers se referment. C'était encore l'heure de poser le micro et de retourner au travail silencieux de la terre.

Comme tant d'autres aspirants à l'élévation par le savoir, les fins d'années scolaires imposaient un come-back au bercail. Site où, longtemps, l'accès fut une épreuve de force.

La route restant cahoteux, un véritable défi pour le voyageur. Durant des décennies, cette voie a été synonyme de calvaire, un itinéraire déchiré par les secousses. Rendant tout accès une prouesse. Or, le vent tourne. Avec l'émergence des acteurs du transport local, cette difficulté ancestrale, véritable fatalité tombe en poussière. Cela, pour ce site découvert en s'éloignant de douze kilomètres de la route nationale. Chose qui semble céder le pas à un chemin plus adoucit.

L'appel de la terre se révèle telle une coutume ancrée. Dès le plus bas âge, il fallait s'adonner aux tâches champêtres. Jour après jour, sous la rotation féroce des campagnes agricoles, nous nous plions aux labeurs épuisants. Repiquage minutieuse, binage harassant, désherbage sans fin, moissons lourde, maraîchages exigeants, ou la patience de la riziculture. Chaque geste, chaque goutte de sueur était un paiement anticipé. Prix de nos études, le coût de nos vêtements neufs, la monnaie de notre dignité. Très tôt, amèrement, la terre nous a forcés à une indépendance. L'honnêteté m'oblige à le confesser : nous n'avions pour la plupart ni le goût ni le talent pour cette œuvre. Nous nous y soumettions malgré nous. Un sentiment partagé, je le sais, par tant de camarades. Sous les soleils les plus brûlants, les froids les plus glaçants, nous avons bossé ces terres.

Transformant notre peine en économies vitales pour la prochaine rentrée scolaire, et pour les fêtes, religieuses surtout, qui rythmaient l'année.

Désormais, toutefois, je ne consacrais plus qu'une demi-campagne au labeur. Ce temps libéré était mon nouveau privilège pour mes vacances. Souvent dirigées vers le remue-ménage de la ville de Dakar. Ces fréquences, ces allers-retours, aiguisèrent ma capacité d'adaptation. À tel point que, dans mes nouvelles fréquentations, beaucoup s'imaginent que je suis un natif de la capitale. La terre m'avait préparé à tout, même à l'illusion.

Mes années d'études secondaires, en dépit de leur triomphe académique, furent entachées d'événements. Circonstances qui les ont peintes d'une autre couleur. Le plus atroce d'entre eux fut la terminaison de la première année.

CHAPITRE IV

Le tournant du deuil

Nous étions le Jeudi 22 juin 2017. Les prouesses d'un ouvrage touchaient à sa fin. J'avais bouclé la dure saison scolaire, rangé mes affaires. L'esprit déjà tourné vers l'embarquement pour le bercail. C'est à l'aube, cet instant où le monde semble retenir son souffle, que mon téléphone sonna. L'appel venait de Dakar, de l'un de mes frères aînés. Sa voix, attristé, lâcha l'inconcevable : le décès de ma bien-aimé mère.

Elle s'est éteinte à l'Hôpital régional de Saint-Louis, à moins d'une dizaine de minutes de route de moi.

Ce qui me saisit fut un choc doublé d'une stupéfaction. Personne, absolument personne, ne m'avait informé de son hospitalisation. L'ignorance de la raison est une blessure qui demeure. Cela, même si tous m'ont servi la même jérémiade : ils ne voulaient ni me perturber, ni m'infliger l'inquiétude durant ma période d'apprentissage.

Mais la question n'est pas là. La véritable interrogation qui me hante est celle-ci : qui donc pourrait rester indifférent au sort de sa mère surtout face à une situation sanitaire critique ?

N'était-ce pas le sentiment le plus naturel ? Quoi qu'il en soit, l'heure était à la fatalité. Il était trop tard.

Cette année-là, mon retour ne se fit pas en Bus de de transport, mais dans un corbillard. Voiture funéraire garé lourdement sous mes pieds, à Belles-Eaux. Dans ce véhicule de deuil, je me tins face au cercueil de ma mère défunte. Innocent de ce drame, incapable d'esquisser le moindre geste, j'observais le bois, le silence. Sachant avec une certitude que je ne la reverrai plus jamais. Non. Elle n'a pas eu droit au retour ultime vers le Fouta. Sanctuaire ancestral, berceau de notre lignée où elle aurait dû reposer. Par une décision que je n'ai pu endiguer, l'absence de ce dernier voyage, que j'aurais tant souhaité, demeure pour moi une douleur indélébile qui hante encore mon cœur.

La terre du Walo a finalement revendiqué et englouti la chair de ma chère, ma bien-aimée mère, la retenant dans son étreinte définitive.

Cette même année, avant son décès, alors qu'elle était encore très souffrante, ma sœur fut mariée expressément à son cousin germain.

Cependant, je m'abstiendrai de détailler cette union et ce qu'elle devint. Mon silence est un refuge.

Refuge face aux séries d'épreuves abominables qu'elle dut endurer et aux tourments qu'elle traversa au sein de sa belle-famille. Pour dire vrai, ces calvaires lui furent infligées par la quasi-totalité de ses nouveaux proches.

Nul besoin de polir mon discours pour faire comprendre qu'elle n'était pas la bienvenue. Elle ne le fut jamais dans cette nouvelle demeure qui, pour elle, ne fut qu'un foyer d'infortune. Le récit l'exige. Je marquerai un arrêt futur dans ces zones d'ombre. Je reviendrai immanquablement sur ces moments cardinaux afin d'en élucider toutes les choses tues. Non, c'est maintenant ou jamais ! C'est tellement lourd à porter quand la personne censée te protéger devient la première à te faire mal. Subir la violence alors qu'on porte la vie, c'est une blessure qu'aucun mot ne peut vraiment décrire. Se retrouver abandonnée sans nourriture, sans toit digne et devoir porter seule le poids de ses enfants, c'est d'une injustice profonde. Et le pire, c'est ce mépris violent de la belle famille qui efface toute la dignité. Quand même les plus jeunes se permettent de te marcher dessus, c'est que le respect a déserté cette maison depuis longtemps. Personne ne mérite d'être traitée comme une étrangère de trop dans sa propre vie. On a le droit d'être entourée, considérée et surtout en sécurité.

CHAPITRE V

L'université et les désillusions

Le diplôme du baccalauréat enfin décroché, les portes de de l'enseignement supérieur s'ouvrirent sur l'Université. Plus précisément, c'est le site de « Luvana », une des citadelles du savoir détachées, qui m'accueillit. Cette première année universitaire, cependant, fut d'une intransigeance inextricable.

Je fus d'abord atterrissage dans le bain d'une famille nouvelle, inconnue, au sein de cette localité étrangère. Mais la véritable délicatesse commença avec les inscriptions pédagogiques. L'administration, elle, se réfugiait à des kilomètres de là. Je fus contraint de rallier cette lointaine contrée.

N'ayant le moindre repère pour m'orienter dans ce labyrinthe bureaucratique, je dus boucler cette séance en deux jours d'une lutte acharnée, La première nuit tomba, loin de tout refuge. Pour la première fois de ma vie, l'espace public devint mon seul abri. Je passai la nuit dehors, tel un SDF.

De retour à Luvana, la navette quotidienne entre l'Université et mon lieu de résidence commença.

La distance, trop lointaine, n'était pas praticable. Ses kilomètres pesant sur chaque pas et chaque minute. Ce fut l'objet de mon premier délogement. Un déménagement pour tenter d'abrégéer cette distance.

Hélas, le problème ne fit que changer de visage. Ignorant la géographie de cette nouvelle terre d'accueil, je me retrouvai dans un quartier qui, loin de me rapprocher du temple du savoir, me semblait plus éloigné encore. Une nouvelle fois, je dus plier bagages. Ce fut mon second déménagement.

La situation sembla alors s'apaiser, avec un fragile équilibre. Trente minutes de marche, ou un peu plus, suffisaient désormais à dompter le trajet. Mais ce répit fut de courte durée. Au bout d'un mois à peine, je fus pris d'une nouvelle bougeotte. Un troisième départ. Trois déménagements en quelques mois. N'était-ce pas trop pour un simple étudiant ? On m'aurait cru un oiseau migrateur sans boussole.

Pourtant, cette ultime délocalisation avait un sens. Elle me menait enfin vers le campus social. Non boursier, dénué de la moindre ressource ou d'un coup de pouce d'une âme charitable extérieure, je savais que mon avenir ne tenait qu'à ma force de travail.

Il me fallait bosser rudement pour valider cette première étape et espérer arracher la pension. Ce fut le prix, l'unique prix, de ma liberté académique.

N'empêche, chaque soir, en poussant la porte de cette petite chambre délabrée, j'ai ce même nœud au ventre qui revient me tordre les tripes. Entre la chaleur qui étouffe et les climatiseurs qui ne marchent jamais, je passais plus de temps à essayer de rester au froid qu'à réviser mes cours. Dès qu'un bruit bizarre résonne, mon cœur s'emballe. C'est épuisant de devoir faire semblant d'être un étudiant normal le jour, alors que la nuit, je flippe juste de perdre mon lit à défaut de régler la caution. Franchement, comment voulez-vous qu'on se concentre sur notre avenir quand notre toit tient à un fil ? Pour la bouffe, c'est la même galère en termes de qualité. Forcément c'est chaud de suivre un amphi de trois heures l'estomac vide, avec juste un café Touba pour tenir debout.

Fort heureusement ou plutôt, par la seule force de ma volonté, cette première année universitaire, si complexe et si hostile, fut validée. Le système, nouveau et obscur, était incompris par bon nombre d'étudiants, et reste la source même de leur naufrage académique. Un piège où même les esprits les plus brillants s'abîment trop souvent.

J'ai traversé le gué. Ainsi suivirent la deuxième et la troisième année, que je validai successivement dès les premières sessions. Aucune ne fut aisée. Mes sacrifices n'eurent d'égal que ma détermination. L'obtention de ma Licence en, en janvier 2023, fut le couronnement de ce labeur acharné et sans relâche. Il n'y eut de répit nulle part. Chaque fin d'année était immédiatement suivie d'une immersion professionnelle.

J'ai ainsi successivement enchaîné les stages :

Les Districts Sanitaire au soins infirmiers, où je fus accueilli sous le toit de vaillant figures. Aux côtés des forces de défense et de sécurité, une expérience de rigueur et d'ordre. Au Poste de Santé, où je menai une étude cruciale sur l'épidémie silencieuse du diabète et de l'hypertension artérielle au sein de la population saint-louisienne.

Cette période, s'étendant de 2019 à la fin 2022, fut un marathon sans interruption. L'épreuve suprême, la rédaction de mon mémoire de fin de cycle, m'exila de nouveau à Dakar. Je rejoignis mon encadrant pour une durée de plus de trois mois. Absorbé par les corrections et les ajustements finaux. Mais, comme si le sort s'acharnait à ternir mes plus belles performances, une malheureuse coutume vint gâcher ce glorieux achèvement.

La correction des mémoires s'opérait par cohorte. Un de mes promotionnaires n'avait pas soumis son travail. Logiquement il aurait dû écoper d'une note éliminatoire sur la plateforme. Par une ironie cruelle, due à une confusion d'appellations, la sanction tomba sur mon dossier. A cet instant, sans même le savoir, je venais de basculer dans une situation qui allait bouleverser le cours de mon semestre.

S'ensuivit une longue et épuisante démarche pour faire entendre ma raison et dissiper cette erreur d'identité. Finalement, on m'accorda la note de 10 sur 20. Un pis-aller, une note concédée comme pour se débarrasser de mes requêtes insistantes. Ce 10 ne me permit pas d'obtenir la mention tant méritée. Je pensais alors avoir enfin tourné la page. Pourtant, cette note allait laisser derrière elle des conséquences bien plus lourdes que je ne l'imaginais. Pesant le poids d'un semestre entier, cette note injuste vint gâcher un parcours sans faute, ruinant l'éclat de mes succès précédents. Pire encore, elle me coûta ma sélection en Master. Laquelle, à cette époque, reposait majoritairement sur le critère de la moyenne générale. C'est alors que l'injustice prit une tout autre dimension : elle ne concernait plus seulement une note, mais l'avenir que j'avais patiemment construit.

Ce fut l'injustice suprême. Le fruit amer d'un travail de titan, dévoré par une faute administrative. Et derrière ces quelques mots se cachait une réalité difficile à accepter : tant d'effort, tant de sacrifices, réduits à néant par une simple confusion.

L'obtention de cette licence n'était pas un simple diplôme. C'était la promesse, gravée à au plus profond de moi, d'un avenir stable, d'un labeur qui nourrirait son homme. Comme l'exige l'ambition légitime de tout jeune diplômé. Hélas, ce rêve ne fut qu'une chimère, aussi éphémère qu'une rosée matinale.

Saint-Louis redevint le théâtre de mes désillusions. Je m'y suis cantonné, corps et âme, dans des organisations non gouvernementales et des projets communautaires. Du dépistage du trachome aux luttes contre ces maladies tropicales négligées dont on parle tant. Au fil des mois, une lassitude amère s'installa. Ce travail, bien que noble en apparence, il n'était rien de tangible. Rien de vraiment structurant, sinon une succession d'occasions de « gagne-pain ». C'est là que le doute, puis la déception, s'infiltrèrent. Juger des efforts titanesques et du temps consumé pour achever cette formation. Pourtant, si elle avait été exploitée à sa juste valeur, elle aurait pu transformer le paysage sanitaire de toute une nation.

Le besoin de rompre avec ce désenchantement me ramena à Dakar. Pourtant, neuf petits mois plus tard, tel un fer attiré par l'aimant, je revenais à Saint-Louis. Non pas par conviction profonde, mais par un ultime sursaut. Tenter l'un des concours nationaux les plus redoutables : celui des agents des Eaux et Forêts. Je m'y présentai sans grande aspiration, la flamme de l'espoir vacillante. Puis vint le jour des résultats. La surprise fut d'abord muette, puis éclatante. J'avais réussi le presque impossible. Le succès des écrits n'était que le prélude à une série d'épreuves exigeantes. J'ai dû affronter le fameux test psychotechnique, dompter les épreuves physiques et enfin, soutenir l'entretien, où l'on décèle les heureux élus. Ayant tout balayé sur mon passage, me voici propulsé vers une autre existence. Une nouvelle odyssée d'études, celle du monde de la Santé. Trois glorieuses années m'attendaient. Ce fut un nouveau départ, une renaissance inattendue.

CHAPITRE VI

La renaissance par la « Sante »

En cette année 2023, je comptais alors vingt-deux printemps. L'âge où l'on commence à peine à déchiffrer la carte de sa propre vie, et pourtant, l'aventure avait déjà commencé.

Il serait vain de prétendre que ce nouveau chapitre se dessinait par enchantement. Je l'avoue sans ruse : le chemin des études de santé est un territoire bien plus aride et complexe que ne l'imagine le commun des mortels. Point n'est besoin d'une rhétorique pour clamer l'exigence absolue de cette discipline. Car c'est la Médecine, dans sa plus noble et pure expression. Et avec la médecine, on ne badine pas. Elle requiert une abnégation sans concession de la part de ses disciples. Qui l'eût cru ? Au milieu de confusion des cours et de la complexité des cas, j'ai fini par embrasser, puis par chérir, ce domaine. Ce fut telle une vocation enfin retrouvée. Une clarté soudaine au sortir du labyrinthe. Pourtant, je ne connais qu'un seul chemin vers la dignité : celui qui fait gagner sa vie à la sueur de son front. Ce principe est mon instrument de combat depuis toujours. Fort de cette conviction, je me suis jeté corps et âme dans cette entreprise. Cela dès l'instant de mon admission.

Cette dévotion n'a jamais fléchi, jusqu'à ce jour de novembre 2025 où je continue de jeter ces lignes sur le papier. L'année qui s'ouvre, dans quelques mois à peine, devrait marquer, par la grâce du destin, l'heure de ma consécration. L'obtention du précieux diplôme.

Cependant, me voici qui semble toucher le plafond de mon parcours scolaire. Un sommet ? Peut-être. Une ligne d'arrivée ? Certainement pas. L'idée de l'achèvement m'est une idée aberrante. Pour l'esprit, qui cesse de défier de nouveaux sommets, cesse d'avancer. Et ne pas avancer, c'est inéluctablement reculer. Stagnation que je tiens pour une régression déguisée, une chose impensable.

Avant de franchir cette nouvelle phase, il m'apparaît nécessaire d'opérer un saut en arrière. Peut-être devrais-je revenir sur les faits du passé. Ces quelques événements que l'ardeur du récit a omis, et qui n'en demeurent pas moins essentiels. Car ces fragments d'existence sont des pièces maîtresses. Ils ont patiemment forgé la version résolue de moi-même. Un retour aux sources, donc, avant de plonger dans l'avenir.

La vie déploie devant nous une quantité immense de chemins. Dans sa quête d'ascension, nul ne saurait se permettre l'insouciance.

Ni l'action à la légère, Pour autant que ma connaissance me le permette, la persévérance dans la bonne direction demeure une arme solide pour la délivrance de tout être humain, je le précise.

Dans mon plus jeune âge, certains s'amusaient à me surnommer le « prodige ». Car j'avais à cœur de les assister dans de nombreuses tâches scolaires. J'avoue être de nature trop sensible aux marques de reconnaissance. Les flatteries, d'ailleurs, ne sont pas mes points forts. Elles sont à l'image des chatouilles qui finissent par m'ennuyer. Cela me fait trembler comme une feuille, et pire encore, me fait frémir comme à l'approche d'un vent glacial. Qu'à cela ne tienne. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a un bon bout de temps que je m'affaire à des aventures de diverses nature.

Nous faisons des choix dès le plus bas âge. Les choix s'assument, et ils engagent pour la vie. J'ai un amour profond pour l'art de braver les obstacles continuellement, bien que cette passion puisse parfois s'avérer frivole pour certains. La nature elle-même m'a enseigné qu'il est bon de s'armer de courage et de n'être point un éternel impatient, car chaque chose en son temps. Les choses les plus ardues précèdent toujours l'aboutissement à une situation nantie.

La vie n'est pas un problème auquel il faudrait chercher de solutionner à tout bout de champ, mais plutôt un mystère qu'il faudrait chercher à découvrir. Penser, rêver, oser, y croire, afin d'accéder à ses fins, n'est point une chose prohibée. S'armer d'autodiscipline, résister aux tentations restent des armes pour voir des opportunités dans les obstacles que la vie dresse devant nous. L'ultime comportement qui peut entraver la réalisation de nos projets n'est autre que la peur ancestrale de l'échec que nous partageons tous. L'échec, ce mot qui nous pèse tant sur la conscience, n'est pourtant qu'une autre version de la réussite. Gagner soit ou apprendre.

Nul ne s'engage dans un projet pour le voir capoter. Persévérer reste une vitalité. Certes, tout le monde ne bénéficie pas du même privilège. Néanmoins, cela ne saurait constituer une excuse suffisante pour raccrocher et capituler. Comme le dit le dicton : « on ne fait pas d'omelette sans avoir cassé des œufs ». Il faut dès lors prendre son courage à deux mains et persévérer, dès l'instant que l'on sait où l'on se dirige.

Même si l'on a beau entrepris, et que rien n'y fait, c'est justement là, plus que jamais, le moment propice de resayer. Encore et toujours. Quitte à tenter l'impossible.

Quand bien même nous ayons le secret désespoir de voir chambarder tous nos efforts un beau matin, il reste préférable de ne céder en aucun cas. La vérité qui se cache derrière tout cela est que : pour faire, il faut impérativement défaire. Point de lamentations. Qui ne tente rien n'a rien. Dans un long trajet, force est de ne point faire machine arrière au beau milieu du chemin.

Il arrive, avec une insistance tenace, que l'on ressente le besoin vital de s'isoler complètement. Choisir l'exil pour vivre en totale autonomie. C'est là que naît la décision cruciale de tout réinventer. Faire de notre vie le lieu d'une transformation profonde pour atteindre le cœur de ce que nous sommes vraiment.

Mais, à cette quête s'oppose souvent des désirs insatisfaits. Des appétits inextinguibles que la réalité refuse d'exécuter. Devant ce fossé entre l'être et le vouloir, une impuissance nous submerge. Et à chaque fois, c'est du pareil au même. Comme de vieux souvenirs qui reviennent d'un coup. On ressent des émotions très fortes, celles qui font de nous des humains. On ressent cette douleur qui pique. On tombe dans une mélancolie profonde. On a ce sentiment de vide. Comme si quelque chose de cassé ne pourrait jamais être réparé. Tout cela nous rappelle sans arrêt une chose toute simple : au fond, on est vraiment fragiles.

Ainsi, sans plus tarder, vais-je lever le rideau. Manteau non pas sur une simple chronologie de faits. Plutôt sur cette structure d'instants, d'épreuves et de lumières et dont la résonance continue de bercer mon existence. Nous allons rejoindre l'aube de mon histoire. La genèse, là où tout a pris racine.

Souvenirs et injustices

Contrairement aux idées reçues, mon enfance ne fut point celle d'un héritier né la cuillère en or dans la bouche. Très tôt, dès le plus jeune âge, bien avant mes neuf ans, je fus contraint de m'adonner à des tâches de diverses natures pour subvenir à mes besoins. La plupart du temps, ma scolarité. Les nécessités scolaires n'attendaient pas le hasard. Il ne s'agissait, du prix des fournitures, parfois celui des manuels. Cette pression d'avoir l'équipement nécessaire pour ne pas être mis à l'écart. Je me souviens des journées sans rien à se mettre sous la dent. Ces jours où l'estomac restait vide. De ces années à user mes chaussures. Parcourant chaque kilomètre à pied, faute d'une seule pièce pour le transport. Manger trois fois par jour ? C'était une veine que le destin nous accordait parfois, sans que l'on sache comment. Leur présence relevait du miracle. Je me souviens de ces jours où nous achevions nos devoirs sans achopper sur aucune question, mais avec, au ventre, une de ces faims de loup. J'en passe, tant le souvenir de cette lutte me serre encore le cœur.

Mes premières tâches, accomplies bien avant que l'âge ne m'y autorise officiellement, furent avant tout celle de se mesurer à la terre. Rythmes éprouvants des semences et des récoltes.

La sueur qui lave plus sûrement que l'eau. Ces travaux, accomplis avec une persévérance d'adulte dans un corps d'enfant, n'étaient pas vus comme une misère. C'était une voie d'autonomie qui devait être financé par les heures exténuantes passées sous le soleil. L'argent récolté n'était pas simplement un moyen d'acheter. Il était un symbole. Il est important de souligner que chaque cahier, chaque livre, et surtout chaque vêtement soigné que l'on admirait sur moi, représentait des heures de labeur. L'élégance que l'on me prêtait était le masque de ma fierté, la preuve visible que, malgré l'absence d'une « cuillère en or », je pouvais conquérir ma propre estime.

Curieusement, c'est dans cette austérité que grandit mon goût précoce pour la méticulosité des choses de hauts étages. Les soins de mon apparence générale. Chaque nouvelle étoffe devait sortir de ma poche, et de ma poche seulement. Pourtant, je m'y suis volontairement soumis. Cette contrainte, loin de m'accabler, est devenue mon école de la vie. C'est ainsi que j'ai appris, au fil des saisons, la résolution de me vêtir du manteau sous lequel se cache la persévérance inébranlable de celui qui a toujours refusé de tendre la main. J'ai découvert le secret amer et doux d'allier l'élégance extérieure à un sourire qui dissimulait l'âpreté du labeur.

Ce que l'on observe en surface cette prestance, cette allure soignée n'était que le fruit des d'efforts soutenus. Ce n'est pas un don. C'était une conquête, le fruit d'un travail de longue haleine et d'une sueur de fierté. Derrière l'apparence se cache la persévérance d'un enfant puis d'un homme qui a décidé que le succès se mériterait. Son image serait le reflet non de sa fortune, mais de son inlassable détermination à se construire par lui-même.

Il convient de rappeler que mes Quinze printemps sonnèrent l'heure de ma quittance officieuse du nid familial. Départ à la fois précoce et nécessaire. Mon chemin s'ouvrit alors sur l'ère des années lycée. Un temps bercé par des événements qui, malgré les agitations, me légèrent une poignée d'amitiés. Cinq âmes, des camarades de classe devenus des frères de. Je tairai leurs noms ici. Parcourant ces lignes, ils se reconnaîtront, car notre histoire nous appartient. L'amitié et la camaraderie se sont toujours manifestées avec une joie de vivre. Sentiment que nous nous sommes inventées tout seul. L'un d'eux, hélas, a tiré sa révérence. Paix à son âme ! il est à jamais le sixième de notre bande. La vie est un puzzle immense, complexe, dont il nous manque toujours une pièce essentielle pour qu'il soit complet. Seule la mort, cette vieille faucheuse inévitable, détient cette dernière pièce compensatrice. Elle est l'invitée d'horreur. Celle qui anéantit tout sur son chemin.

Elle n'est jamais la bienvenue, mais elle réussit toujours, quoi qu'il arrive, à s'imposer à nous. Tous ces souvenirs indélébiles, ces fragments d'existence impérissables, je dois l'admettre, me manquent aujourd'hui. Avec une force épouvantable. Au départ, on se laisse séduire par des découvertes aux confins du monde. Une fois l'horizon conquis, l'évidence nous rattrape. Notre univers familier nous fait cruellement défaut. Le bonheur, que l'on projette souvent dans l'ailleurs, résidait en réalité là. Tout proche. Sous nos yeux. Sans que nous sachions le voir. C'est le propre de l'éloignement que de révéler l'attachement. C'est dans l'absence des choses et des êtres que se mesure la profondeur de notre amour. Tout était là, à portée de main, sous notre regard aveugle. Ce n'est qu'après avoir quitté les siens que l'on réalise enfin à quel point nos racines sont entrelacées aux leurs. La simple douceur de leur présence était un trésor.

Nos équipées nocturnes. Nos pérégrinations studieuses pour les travaux de groupe. Nos escapades dans la ville. Tout demeure gravé dans ma mémoire. Les jours où je suis volé par vous pour se dégourdir les jambes. Un peu de footing, mon port de chevet. Ensemble, nous avons déjoué bien des embûches. J'ai vraiment hâte de voir enfin nos efforts payer. On a toujours avancé avec le sourire et un moral d'acier, et c'est ce qui fait notre force.

Le baccalauréat fut une victoire collective. Chacun poursuit son chemin, vaquant à de nouvelles occupations, tout comme j'ai dû composer avec ma maison d'accueil. Après l'euphorie des études secondaires, l'idée d'y retourner m'est apparue incongrue, pour des raisons que je préfère laisser tapies dans l'ombre. Tout s'était précipité. Mon arrivée, puis ma déchéance, tout absolument. Le désespoir, qui jusque-là se cachait, commençait à se révéler, me gagnant tout entier. Désormais, seul le chagrin et la mélancolie se dressaient sur mon chemin. Nous sommes parfois contraints d'épouser la contrainte d'une autorité tutélaire qui se révèle inattendu. Je suis, hélas, profondément conscient que dans un monde façonné par des conventions, la sincérité exige un tribut. La trahison n'emprunte jamais les chemins lointains. Elle arbore trop souvent le visage de ceux à qui nous accordons notre plus vive estime. Rien ne me distinguait, aux yeux du monde, de ceux qui vivaient parmi ces gens imbus d'eux-mêmes. Ces nantis qui soumettaient les mendiants à de pénibles travaux pour ne leur offrir, en fin de compte, qu'une misérable poignée de riz en guise d'aumône. Pourtant, une nuance me séparait d'eux. Je n'errais pas dans les rues comme ces principaux coopérateurs des poux. Ces sans-abris qui dorment à la belle étoile, respirant le gaz carbonique sous l'ombre des arbres.

J'étais peut-être un peu différent, aussi, de ceux qui claudiquaient ou s'appuyaient sur des béquilles. Différent des unijambistes ou de ces vieillards qui courent après les voitures pour soutirer un maigre sou et rapporter de quoi survivre à leur famille. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Si j'avais un toit, mon séjour dans cette demeure ne fut, en aucun cas, choyant. Je vivais au cœur d'un foyer livré au chaos, où l'instabilité était devenue la seule constante. La maison s'était scindée en clans rivaux. Chaque couloir était un terrain miné par les disputes. Dans ce climat de de suspicion, adresser la parole à l'un revenait à trahir l'autre. Le moindre échange avec une tierce personne m'exposait instantanément au soupçon de complicité ou de ralliement. L'hospitalité que l'on me réservait, tout comme la considération dont je faisais l'objet, restaient cruellement à désirer. Quel contraste avec la générosité de mon village, où les portes de notre demeure leur avaient toujours été ouvertes à la volée. Ici, l'air était saturé de piques acerbes et de provocations que je n'aurais jamais pu imaginer. Face à cette hostilité, je m'imposais un calme de façade. Je ne sortais de ma réserve que lors d'assauts trop frontaux. Je finis par me murer dans le silence. Je décidais de transformer ce mépris en moteur pour me consacrer exclusivement à mes études secondaires.

Pourtant, la vie continue, inéluctable. Les années suivantes m'offrirent un miracle. Mes anciens voisins de la campagne venaient d'emménager dans la cité, à quelques encablures seulement de mon ancien dortoir. J'ai passé trois années précieuses à leurs côtés. Entre nous, nul lien de sang, nulle communauté de foi. Juste une harmonie spectaculaire née d'une ancienne connaissance de village. Nous n'avions tous qu'une seule et unique figure maternelle. Les plus jeunes suivaient l'exemple des aînés, le respect s'imposant comme une évidence tacite. C'était chose facile, bien sûr, puisque nous venions tous du même endroit, à ma connaissance, le seul village de la région à posséder une chapelle, ce lieu même où j'ai gambadé une partie de mon enfance et dont l'histoire m'est familière. 1966 marqua l'année même où un certain Père Paul y posa la première pierre. À l'époque, c'était une simple salle de prière. Pendant cinq glorieuses années de service divin, le Père Rous y prêcha avant d'être affecté ailleurs, laissant derrière lui une communauté naissante. En 1976, sous l'impulsion de Monseigneur Pierre Sagna, l'église prit une autre dimension. La nouvelle construction fut menée par Jean François Diouf, autrefois prêtre du lieu, résidant à Richard Toll. L'église ne servait plus seulement à prier. Elle était pensée pour que les chrétiens puissent se réunir, consolider leurs liens et vivre leur foi en communion.

La nouvelle bâtisse de 1976 intégrait enfin une sacristie et une chambre pour le repos du prêtre. La communauté a connu des jours plus grands. Jusqu'en 1974, plus de dix familles chrétiennes se rassemblaient. Mais la sécheresse et les difficultés de la vie ont eu raison de beaucoup, les poussant à retourner à leurs origines, ou à s'installer sous d'autres cieux. Aujourd'hui, il ne reste que quelques foyers pour maintenir la flamme de cette foi. Malgré tout, l'essentiel demeure et c'est la plus belle des formules : les relations avec les frères et sœurs musulmans restent excellentes. Dans un lieu où le destin a forgé l'union, chacun vit sa religion en paix et dans le respect de l'autre.

Cette belle parenthèse loin de s'achever en 2025, date de mon installation en autarcie dans mon appartement de la villa N°111. Là, le cousinage à plaisanterie et le dialogue islamo-chrétien n'ont fait que se raviver, témoins d'une cohabitation apaisée.

Verbiage utile. Cependant, tout ceci, aussi passionnant soit-il, ne saurait occulter l'épreuve qui a laissé la plus profonde empreinte dans mon parcours : le décès de ma bien-aimée mère. C'est sur ce moment capital qu'il me faut maintenant appesantir la plume. Le temps nous accompagne inexorablement vers la mort, rappelant que chaque instant qui passe nous rapproche silencieusement à notre dernière heure.

CHAPITRE VIII

La douleur et la philosophie du temps

L'année de ma seconde, le lycée, s'est ouverte sur l'événement qui a déchiré le tissu de ma vie. Après des années de lutte acharnée, ma mère a rendu l'âme à l'hôpital. Ce n'était pas un dénouement soudain, mais l'aboutissement amer d'une longue dérive. Nous avons erré, épuisés, sur tous les chemins de l'espoir. Cabinets de médecins, sanctuaires de guérisseurs traditionnels, chaque porte franchie se refermait sur un échec. Rien ne semblait pouvoir enrayer ni atténuer la souffrance. Pourtant, elle restait une âme magnifique. Une combattante inlassable. Malgré la douleur qui la ravageait jour après jour, elle n'a jamais dévié de son objectif : la réussite de sa progéniture. Je me reconnais, sans réserve, dans ses vœux sincères pour mon avenir. Mais cette maladie chronique, coûteuse, ruineuse, était un adversaire qui ne connaissait ni trêve ni pitié.

Elle a fini par gagner. Je me souviens des jours où elle ne sentait plus ses membres. Un matin, la scène s'est gravée en moi avec une violence indicible. Je l'ai trouvée au sol, la bouche maculée de sang. Elle avait voulu se déplacer seule, mais l'incapacité de soulever ses pieds l'avait trahie.

Elle s'était heurtée lourdement à l'encadrement de la porte. Ce fut le jour où la peine a submergé mon être, comme je n'en ai jamais revue. J'étais seul. Un adolescent terrassé par son impuissance face à ma « matrice » mourante. Un autre jour, c'était moi qui étais fiévreux. Tête douloureuse. Je me suis couché près d'elle, cherchant un peu de réconfort. Elle a tourné son regard vers moi malgré l'épreuve qu'elle traversait. Et m'a dit, d'une voix faible mais si présente : « Bien que je sois malade, j'éprouve de la peine pour toi. » Cet amour pur et désintéressé qu'il serait utopique de vouloir retrouver ailleurs, a laissé derrière lui un vide incommensurable. Je poursuis ma route avec cette marque indélébile sur le cœur. Meurtri d'avoir perdu si tôt cet être irremplaçable. Celle qui fut mon phare. La douleur s'est muée en une force silencieuse. Le prix exorbitant payé pour une *leçon d'amour* éternel.

C'est avec une profonde résonance que le souvenir des trois années ayant succédé aux obsèques de ma mère bien-aimée résonne en moi. Ce deuil m'a déposé à Luvana. Terre où mes premiers pas furent douloureusement pénibles. Chaque jour exigeant une force que je ne savais pas posséder. Pourtant, malgré l'âpreté des commencements, le temps a lentement préparé le terrain. Me faisant présent de ces présences vibrantes avec qui j'allais tant partager.

Leurs présences ont été les phares qui ont rendu mon cheminement bien moins ennuyant, et, oserais-je dire, supportable. Mes compagnons de Promotion, cette famille choisie au sein du campus. Ces connaissances externes issues des autres filières de la médecine. Ces esprits curieux et passionnés furent sans conteste le cadeau le plus précieux que cette étape de ma vie m'ait offert. Des cœurs unis par la même quête. Leurs rires, leurs encouragements et cette camaraderie profonde ont bercé mes jours. Ils ont été l'impact de cette humanité chaleureuse sans laquelle mon parcours serait resté une solitude face au temps.

Le temps, cette énigme qui a la propriété de hanter ma réflexion. Il reste un sujet que je porte en moi avec une passion constante. Sa méditation incarne le véritable amour de la sagesse. Principe qui régit l'existence, toute la vie au sens le plus profond du terme. Il est l'art subtil de ne rien posséder qui puisse vous asservir. Ici, la sentence effrontée « quand on n'a rien, on n'est rien » perd tout son sens. La philosophie du temps prône la liberté absolue. Liberté de penser. Liberté d'agir. Il demeure une entreprise d'investigation sans interruption. Quel humain cesse d'éprouver l'envie de s'améliorer, moralement et mentalement, pour atteindre cet idéal de perfection qu'il poursuit sans relâche ? Dire : « Tiens ! Je suis désormais un être complet. Infaillible sur tous les plans de la vie » n'est qu'une illusion.

Cette arrogance est non seulement insensée et erronée, mais il serait même exagéré d'y prêter la moindre attention. La vérité est qu'il n'y a nulle réplique qui vaille face à une telle suffisance. La sagesse n'est pas une marchandise. Elle ne peut s'acheter que si elle se vend. Ce qui n'est pas le cas. Elle ne s'acquiert que par l'accumulation patiente d'expériences personnelles. A la soif de connaissance impliquant cette polyvalence, cette capacité à jongler entre l'abstrait et le concret. C'est une véritable force. Je crois qu'il est vain de négliger un savoir au profit d'un autre. Toutes les connaissances se valent et sont utiles. Attendre qu'une éternité passe pour vouloir rattraper ce qui aurait dû être accumulé bien avant, c'est l'amertume de la « moutarde après dîner ».

Chaque seconde est faite pour une activité. Une fois qu'elle s'échappe, elle est perdue. Car le temps poursuit son vol perpétuel sans stationnement. Le temps, c'est le principal et l'incontournable adversaire de l'homme. Nous avons beau avoir hâte de retrouver nos proches. De voir les jours meilleurs. Nous oublions que plus les secondes s'écoulent, plus un nouveau jour apparaît, plus nous vieillissons. Nous tendons, inéluctablement, vers cette destinée qui est la fin de nos jours.

Même lorsque les temps sont sombres et que nous désirons ardemment le changement, le temps qui file est synonyme d'un abaissement de notre pouvoir. Surtout de notre puissance physique. Nul ne peut y échapper. C'est l'ordre implacable de la nature. Que l'on s'active ou que l'on reste immobile, le temps s'envole tout de même.

CHAPITRE IX

La spiritualité

C'était durant cette toute première année à la fac. Le destin ou peut-être juste le bon moment m'a mené pour la première fois au Grand Magal de Touba. Honnêtement, dire que c'est une simple commémoration serait bien trop faible. On le ressent au plus profond de soi. C'est ce lien invisible mais tellement solide qui se tisse entre le disciple et son guide. Une immersion totale dans la coutume mouride. Sur place, l'atmosphère est indescriptible. C'est vibrant. C'est sacré. C'est surtout un spectacle qu'on ne voit nulle part ailleurs. Cette ferveur qui unit tout ce monde au même moment. Des millions d'âmes, tous tournés vers le même but. Pendant un moment. C'est un véritable appel de célébration de la bonté divine et de l'héritage de Cheikh Ahmadou Bamba. Ainsi, j'aime profondément cette ville. Ce n'est pas une ville ordinaire mais un lieu sacré et hospitalier. Son atmosphère spirituelle unique est vraiment inégalable. Cet événement fut une expérience fondatrice avant de mettre le cap sur le centre-ouest. Plus précisément, c'est à MB-City que mon voyage spirituel a pris tout son sens. La cité sainte devenant ma destination finale et mon ultime lieu de pèlerinage religieux. C'est encore cette inéluctable notion de temps.

Telle une roue qui tourne sans jamais connaître de halte, qui a finalement orienté mes pas vers cette belle cité divine. Je me souviens de cette l'instant précis. Devant ses portes, j'ai senti mon âme répondre à un appel longtemps murmuré. Embrasser la Voie Tidjaniyya et de recevoir l'initiation à la Gnose, connaissance divine.

Cette cité n'est pas qu'un ensemble de pierres et de sable. C'est un sanctuaire de lumière. Un lieu où l'air lui-même semble imprégné d'une sainte quiétude. Le temps y est moins une mesure qu'une vibration de l'âme. Il s'étire dans la psalmodie des litanies et se condense dans le recueillement des cœurs. C'est l'incarnation même d'une terre où le ciel est en permanence un foyer ardent de piété et d'érudition.

Embrasser la Tariqa Tijaniyya à mes 18 bougies fut pour moi l'équivalent d'un nouveau baptême. Fondée par le vénéré Abul Abbas Ahmad al-Tijani, cette voie soufie est avant tout un chemin exigeant. Une voie directe vers la présence divine. Elle est centrée sur l'amour du Prophète (s.a.w.) et la pratique assidue du *wird*, du *Lazimi*. Elle se distingue par l'importance capitale accordée à la *Salat al-Fatih*. La Tidjaniyya nous apprend que la grâce et la proximité divine ne résident pas dans l'errance.

Mais dans une loyauté profonde envers le Cheikh fondateur et l'obéissance rigoureuse aux préceptes. L'initiation à la *Ma'rifa* est le couronnement de cette quête. Ce terme ne renvoie pas à une connaissance livresque ou rationnelle. C'est une connaissance intime, intuitive et immédiate de Dieu. Elle est la lumière qui éclaire l'âme après l'effort de la purification spirituelle.

C'est le moment où le serviteur ne se contente plus de croire en Dieu, mais commence à le connaître par une expérience directe. À sentir sa présence en toute chose. La Gnose est l'anéantissement de l'ego, *fanâ* pour faire place à la réalité de l'unicité divine, *Tawhid*. *Sirru* qui transforme le regard que l'on porte sur le monde. C'est dans cet univers spirituel nouvellement accessible que j'ai retrouvé le chemin d'un lieu qui éveille en moi de vieux souvenirs : Sira-Soleil. Finalement, j'ai atterri ici, dans le Nord. Ce n'était pas prévu, mais cet endroit est devenu précieux à mes yeux. Là, au terme de quinze jours passés à MB-City dans une quête spirituelle acharnée, j'ai touché au plus grand des mystères. Le *Fath*.

Ce privilège rare, je l'ai reçu entre les mains de mon vaillant Cheikh Mourabbi. Dès lors, cette figure est devenue le centre de mon existence. Il est à la fois mon ultime père éducateur. Celui qui façonne mon être spirituel et social.

Celui qui m’a refaçoné de l’intérieur. Son arrivée dans ma vie fut bénéfique. Une transformation radicale et lumineuse. Sous son impact, chaque jour voit éclore la meilleure version de moi-même. Il est la preuve vivante qu’une guidance juste mène à l’élévation. À ce Saint homme, je voue un amour et une estime qui sont au-delà des mots. Un lien indéniable, indescriptible, qui est désormais la résonnance sacrée de mon chemin. Or, ce chemin n’a pas été celui de la facilité. Il m’a fallu affronter des défis colossaux pour vivre ma foi dans la plénitude et la dignité. Les quolibets d’innombrables proches se sont abattus. Bientôt suivis de querelles familiales si virulentes qu’elles ont conduit à ma quittance de mon foyer.

Les quolibets, les interdictions pleuvaient. Allant jusqu’à tenter de m’ôter le droit de porter mon chapelet. D’écouter mes chants religieux. Ces affronts furent de loin les plus brutaux, les plus cinglants. Mon nom et ma personne devinrent des exemples méprisés. Des cibles désignées lors des sermons du vendredi dans les mosquées. On s’employait à ternir mon image, sous prétexte fallacieux que j’aurais privilégié la Tariqa au détriment de toute autre pratique. On m’opposait aux proches. On tentait d’empoisonner mes relations avec de lointaines connaissances. Tout était bon pour salir ma réputation.

Pourtant, loin de m'affecter, ces épreuves n'ont fait que me renforcer.

Ce n'était là qu'un exemple de la conformité aux enseignements de l'illustre Cheikh-Al-Islam qui a su immortaliser cette douleur dans son poème *Sarimane*. Il y affirme, avec lucidité : « En plus ils me violentent. Me chassent de la maison familiale. Je n'ai pas été chassé parce que j'ai pêché. Mais uniquement à cause de mon amour pour le Prophète. »

Au lieu de faire les efforts nécessaires, nous ne renforçons pas nos liens. Nous nous perdons dans les critiques. Nous prononçons des paroles blessantes. Curieusement, cette amertume nous donne de l'Energie. Elle semble nourrir notre détermination. Mais à quel prix ? Il est triste de le constater. Nous avons du mal à reconnaître la valeur des nôtres. Comme on le dit si bien : nul n'est prophète chez soi.

Leur violence, leur mis à l'écart, n'étaient que le reflet de l'épreuve que tout croyant doit traverser pour que sa foi devienne véritable. La spiritualité, autrefois refuge de l'âme, semble aujourd'hui étouffée par les blessures d'une société rongée par l'injustice, la pauvreté et l'indifférence.

Franchir le seuil de cette période fut une véritable renaissance. Une bouffée d'oxygène pur dans mes poumons fatigués. Je laisse derrière moi les blessures du passé.

Les moments difficiles ont laissé des traces. Il y'a aussi des souvenir qui font encore mal. Je ne les oublie pas. Ils font partie de mon histoire. Ils m'ont construit, d'une certaine façon. Mais je refuse de les laisser décider de ma vie. Aujourd'hui, c'est moi qui choisis ma route. Le passé est une leçon, mais le futur est ma destination. Je tourne définitivement la page pour m'ouvrir, aux cadeaux et aux mystères que la vie a encore en réserve pour moi

CHAPITRE X

Vers l'avenir

J'envisage mon avenir avec une sage philosophie et une patience sereine. Je n'appartiens pas à ceux qui s'imaginent que Rome a surgit surgi de terre en une nuit. Je sais que les grandes destinées se bâtissent pierre après pierre. Bâtir une vie, c'est comme édifier une cité éternelle. Cela demande de la persévérance.

Je me suis souvent demandé : que resterait-il de moi si l'on m'enlevait toutes mes protections ? Sans cette force que j'ai appris à construire. Sans cette façon de garder la tête froide, je crois que je me perdrais un peu. J'ai appris à pardonner. Pas à oublier. Pas à faire semblant non plus. Mon calme ne veut pas dire que je ne ressens rien. Au contraire. C'est ma manière de garder l'équilibre. Tracer ma route. Et mes blessures, même si elles ne se voient pas, elles font partie de moi. Elles m'appellent surtout une chose : j'ai traversé beaucoup de choses, et j'en suis là.

Pourtant, j'ai appris une leçon : extérioriser ses tourments est un risque inutile. J'ai croisé trop de regards qui semblaient pleins de compassions.

Mais au fond, ce n'était qu'une apparence. Le plus dur, c'est que j'ai aussi croisé des personnes qui pouvaient au mois tendre la main. Elles n'avaient peut-être pas le pouvoir de tout changé pour moi. Mais, elles ont préféré regarder pendant que je traversais mes épreuves seul. Le monde est un théâtre de faux-semblants où beaucoup miment l'empathie, mais où bien peu tendent réellement la main.

C'est dans ce calme, dans cette force intérieure qui ne m'a jamais quitté, que j'ai fini par trouver ma véritable boussole. J'ai compris que la paix n'est pas un secours que l'on attend des autres. Mais un bouclier que l'on bâtit en soi, sous le regard de Dieu. Alors, j'ai choisi de d'avancer, coûte que coûte. Les gens sont souvent egocentriques, déraisonnables. Je les pardonne, sans pour autant effacer la trace de leurs offenses.

Aujourd'hui je ne perds plus mon temps dans les faux jeux ni dans les apparences. Mon regard est tourné vers une seule chose : devenir meilleur et viser l'excellence. Je n'oublie jamais les rares mains qui m'ont réellement soutenu. Et je me promets de dire « je vous aime » à ceux qui le méritent. Je donne au monde le meilleur de moi-même, même si cela semble dérisoire.

Car ma plus grande réussite, c'est d'être resté maître de mes émotions. Lucide et entier, dans un monde qui préfère le chaos à la discipline de l'esprit.

Je persiste à vouloir devenir une version plus civilisée et distinguée de moi-même. Loin de ceux que les tares mondaines ont épuisés. Ces derniers grouillent tels des insectes sur une marchandise. S'agitant en tous sens au point de provoquer un profond dégoût. À l'image d'un mets délicat, notre vécu quotidien se doit de rester sobre et d'une élégance sans pareille.

Pourtant, il m'arrive de sombrer dans l'hésitation. L'esprit s'emmêle. La voix s'éteint et la mâchoire se paralyse, m'empêchant de projeter le moindre son alors que je repense le passé. Nous déambulons ici-bas depuis notre naissance. Sur une terre de plus en plus corrompue par des générations de truands et de beaux parleurs. Mon intention n'est point de vous perdre par des récits superflus. Je ressemble simplement à un être impatient de retrouver une vie sociale cohérente. Prêt à se jeter dans ses bras. Loin des paroles venimeuses ou des discours sans queue ni tête. Dans ces moments de doute, l'inquiétude finit par se lire sur mon visage. L'angoisse prend parfois toute la place. Alors, je regarde ce que la vie met devant moi, avec beaucoup de questions en tête. Je réfléchis longtemps.

J'observe. Je laisse mûrir les idées avant de la délivrer. Puis, quand le calme revient, je me réjouis de mes analyses tel un enfant à qui l'on promettrait de décrocher la lune. Je commence alors de converser avec le Temps. Cherchant presque à le défier. Je repense à tout ce qu'il m'a donné mais aussi à tout ce qu'il m'a fait traverser.

Je reste focalisé sur mes objectifs. Je suis conscient que cette entreprise sera ardue. Il me faudra remuer le couteau dans la plaie et attiser des feux dont il ne reste que des braises. Un véritable remue-ménage. Mais les dés sont jetés. Je ne me maudirai jamais d'avoir suivi ma propre voie. Pas plus que je ne courrai après autrui pour obtenir des faveurs. Le coup est parti. Trop souvent, nous gaspillons nos forces au lieu de les employer à bon escient. Cette pensée seule m'empêche de trouver le repos. Bien que l'appui de ses pairs soit précieux dans l'adversité, je privilégie la maxime : « Bats-toi sans relâche jusqu'à ton dernier souffle. » C'est à l'individu que revient l'immense honneur de prendre tous les risques. Je prends mon élan pour mieux sauter, même si la terre entière s'y opposer. Au cœur d'une période charnière de ma vie, je concrétise aujourd'hui deux rêves majeurs : célébrer une union concrète, bâtir la maison qui abritera notre avenir. J'apprends à naviguer avec patience, complicité et maturité financière.

Nature et résilience

Il est des instants où mon visage, crispé et abattu, porte le poids de tant de malheurs. Je secoue la tête pour chasser ces sombres pensées, évitant de sombrer parfois seul dans un torrent d'élucubrations. En réalité, cette accumulation d'émotions fortes est synonyme de mon incapacité à extérioriser mes ressentis. Ce qui fait naître un désir de s'ouvrir aux autres. Tentation qu'il convient toutefois de considérer avec prudence. Lorsque mes yeux s'embuent, je les essuie avec résignation. Et poursuis ma route, porté par la certitude que personne ne le fera à ma place. L'abandon ? Jamais. Je préférerais mourir plutôt que de manquer à ma parole. Ma victoire, c'est à moi de la piloter. À chaque doute, je réplique : « C'est un dilemme, mais je suis prêt. » Car il s'agit ici de destinée et de la réputation.

La vie tente souvent de m'amener à céder. Mais elle manque d'arguments pour me convaincre. Mon refus est définitif. Renier mes principes est hors de question. Même si l'on cesse de m'épauler ou de me comprendre. Je ne décroche pas.

Je persévère pour ne jamais rester allongé sans force, inutile, sur mon lit.

Parfois, je murmure pour moi-même : « À bien y réfléchir, les inconvénients l'emportent largement sur des avantages quasi inexistants ». L'agitation me gagne alors, jusqu'à ce que je réalise que les conflits internes ne mènent qu'à la régression. La seule issue réside dans la réconciliation des cœurs et le renforcement des liens. Pourtant, je préfère souvent écouter le murmure de la nature. Même si ses discours ne sont parfois que lamentations et reproches confus. Heureusement, je me suis tourné vers la Divinité qui, elle, m'éclaire avec limpidité.

On naît pour mourir, certes, mais aussi pour accomplir une œuvre. Pour y parvenir, il est indispensable de remuer ciel et terre. On hésite tout le temps entre le bien et le mal. On avance, puis on recule. La peur des conséquences nous bloque. Le regard des autres aussi. La société juge vite. Elle n'accepte pas facilement la différence. Mon souci majeur reste cet humanisme qui se raréfie. Il m'est insupportable de voir mes chances périr à cause d'une répartition inéquitable des ressources. À cet âge charnière, on se sent parfois déshérité. On rêve d'un climat plus doux. On souhaiterait que la canicule de l'existence fasse place à une fraîcheur porteuse d'espoir. Que les cultures prospèrent. Que la végétation clairsemée devienne forêt touffue. Et que la pluie transforme ce monde en un véritable paradis. Atteindre un tel résultat demande de suer sang et eau.

Parfois, épuisé par des journées ardues, je sombre dans un sommeil profond. Laisant mon corps inerte s'enfoncer dans un lit spongieux alors que la nuit file. Tout devient alors d'un calme notable, loin du vacarme assourdissant des moteurs qui tourmentent les riverains de la route. La nuit est une métamorphose. Les plantes respirent différemment et les humains se révèlent selon leurs actes, jusqu'à ce que l'obscurité cède la place au soleil. Au réveil, je me sens parfois vidé. Tel un appareil brusquement débranché. Mais chaque matin, nous nous levons avides de vie, comme des nuées de criquets pèlerins ou des poissons s'échappant des mailles d'un filet. En m'observant ainsi me démener, j'ai parfois envie de rire. Comme des coquillages sur les rivages. Pourtant, mon investissement est total. Je m'efforce de suivre l'exemple de mes devanciers. Prenant le taureau par les cornes en évitant l'empressement c'est-à-dire sans jamais mettre la charrue avant les bœufs.

La vie exige de la débrouillardise. Beaucoup même. En regardant les anciens, en écoutant leurs paroles pleines de sens, je comprends peu à peu des choses. Parmi lesquelles : chacun cherche un repère pour avancer sans se perdre. Alors, je ne dois pas céder au découragement. Je dois rester fidèle à ce que je dis. Une parole donnée, ça représente une personne.

C'est presque son identité. Quand on joue avec ses mots ou qu'on les trahit, on finit par ternir sa propre image. Et certaines traces restent longtemps.

Parfois, tout semble nous accabler. Parfois, on repense avec nostalgie à cette époque passée. Ce temps où tout semblait plus simple et plus paisible. On aimerait presque y retourner. Juste pour retrouver un peu de cette tranquillité perdue. Pourtant, posséder la résilience à ses côtés n'est pas un signe de malchance. Mais une véritable bénédiction. Je ne regrette nullement de l'avoir intégrée à mon mode de vie. Je fais preuve d'indulgence envers moi-même. Me persuadant que les épreuves passées ne sont rien. Ainsi, chaque fois qu'un obstacle surgit, je fais semblant de ne plus y penser. Comme si tout allait bien. Pour mieux tourner la page. Je m'encourage d'avoir retiré de mon être cette paresse qui inhibe l'audace.

Ce goût pour la facilité qui finit par sombrer dans la nonchalance. Si l'on s'échine du matin au soir, c'est pour que le labeur porte ses fruits. J'apprécie ma bravoure et la noblesse de mes pensées. Je ne prétends point percer tous les mystères de la vie comme on connaîtrait les lignes de sa main. Néanmoins, il est clair que pour certains, la vie s'écoule paisiblement, au rythme du soleil.

Tout semble florissant. La nature se montrant généreuse. J'observe ces vieillards pour qui les parties de dames s'éternisent sous les arbres. Ces vieilles dames s'abandonnant à des rires sonores dans une détente absolue. Bref, une atmosphère enchanteresse. À l'inverse, notre époque actuel, autrefois si accueillant et propice à la camaraderie, n'est plus que le théâtre de la fausseté. Du chaos et d'une dégradation des mœurs. Jamais le monde n'avait connu une telle pénurie des valeurs humaines. Tout se gâche, transformant les relations sociales en unions sac-cagées.

Les aléas de la nature et ses caprices ruinent désormais les efforts les plus sincères. Décidément, celle-ci semble avoir bien des torts à se faire pardonner. Nos comportements changent, que ce soit au vu de tous ou en silence. À l'instar de l'été, saison où les demeures se métamorphosent en véritables étuves. Et tout se durcit. Les populations s'épuisent à la tâche. Avancent à l'aveuglette. Mais leurs efforts restent tels des braises jetées sur de la paille. Elles restent dévastatrices. Les patriarches, à bout de souffle, avancent avec difficulté sans vraiment savoir où aller. En définitive, beaucoup renoncent, se contentant d'égrener leur chapelet dans l'attente d'une grâce divine.

Tout ceci mérite sans doute d'être décortiqué avec un esprit clair, afin de retrouver sa place dans cet univers. Univers dont nous peinons encore à percer les énigmes. La vie est une chaîne. Chaque maillon franchi conduit inéluctablement au suivant. Une rotation perpétuelle qui ne connaît jamais d'immobilisation.

Je reste convaincu qu'il m'en faut vouer respect et humilité. Peu importe la situation. La valorisation de chaque être sans exception, me m'aidera à sortir de cette période de violence et de grossièreté. Cela m'aidera à reconquérir le courage, le sens du devoir et la liberté : le fondement même des bonnes valeurs. Car, selon moi, on a souvent besoin d'un plus petit que soi pour accomplir de grandes œuvres. Pourquoi garder un cœur aigri alors que nous avons la possibilité de le purifier à chaque instant ? L'humanité véritable se mesure à la charité. À la bonté d'âme et à la générosité sous toutes ses formes. C'est dur de voir des amitiés finir aux oubliettes. On se retrouve souvent complètement désorienté. On essaie de digérer mais ça reste en travers de la gorge. Hier on se disait tout, aujourd'hui c'est le silence. On repense aux moments partagés et ça fait triste. On n'est pas des robots. Intégrer la perte, ça demande du temps et beaucoup de patience envers soi-même.

L'âge de l'action et les castes

Vingt-cinq ans. Pour beaucoup, c'est l'âge des questions. Mais pour moi, c'est l'âge de l'action. Je ne regarde pas l'heure avec la peur d'être en retard. Je regarde la route avec la certitude que chaque pas compte. Ma vie actuelle est un chantier immense. Et chaque matin, je me lève avec l'envie de construire quelque chose de solide. Aspirer à un avenir meilleur n'est pas défendu. C'est un plan de bataille. Je travaille sans relâche. Mes journées sont habitées par cette volonté de bâtir un cadre de vie favorables.

La stabilité n'est pas un rêve lointain que j'attends passivement. C'est un objectif que je poursuis avec sérieux. Je refuse de croire que tout a été écrit. Si je ne suis pas encore au sommet, c'est simplement parce que je suis en pleine ascension. Plus j'avance, plus je me sens solide. On nous vend souvent une jeunesse dorée, faite de réussites instantanées et de chemins sans embûches. Mais je regarde la réalité en face. Rien n'est rose, et c'est bien ainsi. La facilité n'a jamais forgé de grand destin. La vie se présente avec ses défis, ses complexités. Mais au lieu de m'en plaindre, j'apprends à les contourner.

C'est dans l'effort, dans la sueur et dans la persévérance que l'on trouve la vraie satisfaction. Je ne cherche pas la facilité. Je cherche la solidité et la durabilité. Ce qui est obtenu sans lutte n'a que peu de valeur. Ce que je construis aujourd'hui aura le mérite d'être authentique et durable. L'avenir se révèle incertain, plein de zones d'ombre et d'imprévus. Mais là où d'autres verraient de l'inquiétude, je me tâche de voir des opportunités. L'incertitude ne me paralyse pas. Elle m'oblige à rester en éveil, agile et prêt à saisir la moindre chance.

« On y croit. » Ce n'est pas une phrase en l'air. C'est cette conviction profonde que l'investissement que je consens aujourd'hui finira par payer. Mon optimisme est un optimisme de combat. Il ne repose pas sur la chance. Mais sur la confiance en mes capacités. Se démarquer est devenu une nécessité. Dans une foule qui avance au même rythme, j'ai choisi de créer ma propre cadence. Se démarquer, ce n'est pas seulement faire différemment. C'est faire mieux. C'est une quête d'excellence qui demande du sacrifice. Rester focus, c'est le défi majeur. Dans un monde qui cherche sans cesse à capter notre attention pour des futilités, maintenir son regard fixé sur ses objectifs est une discipline de fer. Ce n'est pas une tâche facile, j'en ai conscience. Mais c'est là que se joue la différence entre ceux qui rêvent et ceux qui réalisent.

Quand je regarde le chemin parcouru et celui qui s'ouvre devant moi, je sais que cet investissement est le plus rentable de tous. Je suis jeune. Je suis déterminé, et je construis, brique par brique, la vie que j'ai décidé d'avoir. Il y'a ces heures silencieuses au cœur de la nuit, quand ma chambre semble devenir le reflet de mes pensées. Allongé dans le noir, je me retrouve seul face à moi-même. Je pense à ma vie, à mes erreurs. À ce que je peux encore changer. Dans ce calme, je regarde mes manques sans me mentir. J'imagine un chemin qui peut me mener vers une meilleure version de moi-même. Chaque battement de mon cœur me rappelle que je dois avancer et devenir meilleur. Alors, même dans ces nuits difficiles, je transforme mes doutes en force pour demain. Car, aujourd'hui, on dirait qu'aimer sans condition devient rare. On cherche trop des imperfections chez l'autre, au lieu de voir ce qu'il a de beau. Pourquoi sommes-nous attachés aux défauts ? Quelqu'un peut dire : « Mayann, franchement, je l'aime bien. Il parle bien. Il a de la classe *mais* il est un peu petit. »

Un autre va parler de sa couleur de peau. Un autre encore va s'arrêter sur la forme de son nez. Pourtant, au fond, ces mêmes personnes peuvent vraiment ressentir quelque chose de fort pour lui. Une vraie connexion. Mais elles préfèrent parfois l'ignorer juste à cause d'un détail physique.

Quelque chose qu'il n'a même pas choisi. Quelque chose de naturel. Sans s'en rendre compte, elles peuvent passer à côté de quelque chose de précieux. Une belle amitié. Un vrai amour. Une personne sincère ou même quelqu'un qui aurait pu changer leur vie. Parfois, comme mes nuits, il faut juste se parler honnêtement et se dire : « Les défauts que je vois chez les autres, est-ce que moi, je n'en ai pas aussi ? Et malgré ça, il y'a des gens qui m'acceptent comme je suis. Alors pourquoi je ne ferai pas pareil ? C'est souvent comme ça que commencent les relations les plus vraies. Sans pression. Sans masque. Juste avec de la sincérité.

Cela me fera penser à toutes ces relations brisées à cause de certains problèmes de notre société. Comme les castes et d'autres barrières du même genre. Ça me fait tout de suite penser aux couples que j'ai connus et que j'ai vu se déchirer. Ils s'étaient rencontrés presque par hasard. Au départ, ce n'était que quelques échanges. Des regards qui duraient un peu trop longtemps. Des sourires qu'aucun des deux n'arrivaient à cacher. Puis avec le temps, tout avait changé. Les appels se faisaient plus longs. Les messages, plus sincères. Et leurs cœurs s'attachaient sans même demander la permission. Entre eux tout semblait simple. Ils se comprenaient sans trop parler. Ils partageaient leurs rêves. Chacun trouvait chez l'autre une paix rare.

Mais parfois, l'amour seul ne suffit pas. Quand leurs familles apprirent leur relation, le calme disparut. Ce n'était ni une question de comportement, ni de respect, ni même d'avenir. Le vrai problème était ailleurs : la caste. Des mots blessants commencèrent à tomber. Des refus fermes. Des regards pleins de jugement. On leur répétait que certaines unions ne devraient pas exister, peu importe la sincérité des sentiments. Ils ont résisté, ils ont essayé de convaincre. Ils ont pleuré, discuté, espéré encore. Mais à force de lutter contre tout le monde, leurs forces ont commencé à s'épuiser. Un jour, ils ont compris que leur amour était en train d'être étouffé par les traditions plus anciennes qu'eux. Ce fut l'une des décisions les plus douloureuses de leur vie. Ils se sont quittés sans se détester mais cette blessure que seul le temps peut calmer. Parfois, ce ne sont pas les disputes qui détruisent une histoire. Ce sont les barrières sociétales que peu de gens franchissent. Comme cette amour qui a survécu à ses oppositions. Leur histoire, elle aussi, avait commencé simplement. Une rencontre. Puis une complicité naturelle. Très vite, ils étaient devenus indispensables l'un à l'autre. Ils avaient traversé ensemble les doutes, les jours heureux comme les périodes difficiles. Leur amour grandissait, malgré les obstacles. Quand ils décidèrent de parler mariage, ils pensaient que le plus dur était derrière eux. Ils se trompaient. Du côté de la jeune femme, l'opposition fut immédiate.

Sa mère refusait catégoriquement cette union. Pour elle, cet homme n'était pas celui qu'elle avait imaginé pour sa fille. Les tensions devinrent lourdes. A la maison, les discussions se transformaient souvent en disputes. Les larmes remplaçaient parfois les mots. Plusieurs fois, ils ont pensé abandonner. Mais contrairement à d'autres histoire, ils ont tenu bon. Le jeune homme ne s'est pas découragé. Il a continué à montrer qu'il était sérieux, respectueux et prêt à construire quelque chose de solide. La jeune femme, de son côté, a refusé de trahir son cœur. Les mois sont passés. Puis les années.

A force de patience, de sacrifices et de persévérance, certaines résistances ont fini par faiblir. Même la mère, pourtant la plus opposée, a commencé à voir la vérité. Le chemin fut long. Très long. Mais leur amour a fini par triompher. Aujourd'hui, ils se sont mariés. Et quand ils repensent à tout ce qu'ils ont traversé, ils comprennent une chose : certaines amours naissent facilement. Mais les plus vrais sont parfois ceux qui ont dû survivre aux plus grandes tempêtes. La vie m'a appris à regarder autrement. Il y'a des histoires qui nous marquent pour toujours. Et qui changent notre manière de voir le monde, les gens et parfois même notre propre personne. Je me rappelle encore de cette fille. Calme, discrète, souriante même quand son cœur traversait une tempête.

De l'extérieur, personne n'aurait pu imaginer ce qu'elle vivait. Sa mère lui avait imposé une décision qu'elle n'avait jamais souhaité. On lui avait annoncé qu'elle devait se marier. Pas demain ; pas après réflexion ; pas après discussion. Non. Elle devait accepter, point final. Le plus douloureux d dans cette histoire, ce n'était même pas le mariage. C'était qu'elle ne connaissait rien de celui qui allait devenir son mari. Ni son caractère, ni sa vision. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il était un proche de la famille. Et comme si cela ne suffisait pas, sa mère lui avait clairement défié que si elle refusait, elle ne lui adresserait plus jamais la parole. Imaginez ce poids sur sa tête. Choisir entre son propre bonheur ou l'amour de sa mère. Le plus cruel, c'est que la veille même, celui qu'elle aimait réellement préparait quelque chose de sérieux. Son petit ami voulait venir officiellement demander sa main. Mais le destin, ou peut-être les décisions maternelles, en a décidé autrement.

En quelques seconde, tout une vie peut basculer. En apprenant cela, ce jour-là, j'ai compris que certaines personnes sourient avec une douleur que personne ne voit. Mais la vie ne m'a pas seulement appris à travers les souffrances. Elle m'a aussi appris à travers des événements ordinaires. Un jour, j'ai vu un homme de plus d'une cinquantaine d'année. Un homme respecté. Très populaire dans son domaine.

Occupant un poste de responsabilité dans l'administration. Bien habillé. Un homme que beaucoup regardaient avec admiration. Et pourtant ce jour-là, je l'ai vu au Club de conduite d'engins motorisés. Assis, comme un débutant. À écouter, à apprendre et à recommencer. Honnêtement, cela m'a surpris. Je me suis dit : avec tout ce qu'il a déjà accompli, pourquoi maintenant ? Puis j'ai compris quelque chose de fort. Dans la vie, on n'arrête jamais d'apprendre. Jamais au plus grand jamais. L'âge ne ferme en réalité aucune porte. C'est souvent nos pensées qui nous limitent. En grandissant, une autre réalité m'a frappée. Parfois, ce sont tes petits frères qui viennent vers toi. Ils t'appellent ou t'écrivent. Parfois, c'est pour demander de les dépanner en argent. Parfois, c'est pour un service. D'autres fois, juste parce qu'ils traversent un moment difficile. Et toi, même quand tu n'as pas grand-chose, tu cherches des solutions. Parce qu'ils comptent pour toi. À leurs yeux, tu représentes une forme de sécurité. Tu deviens celui qui appelle quand ça ne va pas. Celui qui rassure, qui aide. Même quand toi-même tu traverses des moments compliqués. Et parfois, ce ne sont même plus les petits frères. Ce sont les grand-frères. Oui. Ceux qu'on pensait plus solides. Ceux qu'on voyait comme des modèles. Eux aussi peuvent traverser des périodes difficiles. Eux aussi peuvent avoir besoins d'aide. Et parfois, avec les aléas de la vie, ils viennent vers toi.

A ce moment-là, tu comprends quelque chose de profond. La force n'a pas d'âge. Les difficultés non plus. Aujourd'hui c'est eux. Demain, ce serait peut-être toi. La roue tourne. Avec le temps, tu réalises que cela ne s'arrête pas à la famille. Même les membre de la société commencent à te solliciter. Un voisin ; un ami ; quelqu'un que tu connais à peine. Ils viennent pour demander conseils. Pour demander de l'aide. Pour demander du soutien. Parfois financier. Parfois moral. Parfois juste une oreille attentive. Et sans même t'en rendre compte, tu commences à porter beaucoup de chose. Beaucoup trop parfois. Le plus étrange dans tout ça, c'est que tu apprends à gérer les problèmes des autres. Pendant que les tiens restent silencieusement en toi. Tu console ; tu encourage. Tu motive ; tu souris. Tu dis aux autres que tout ira bien. Mais une fois seul, tu repenses à tes propres combats. A tes inquiétudes ; tes blessures. A tes projets qui tardent. A tes peurs que personne ne voit. Et malgré tout, tu continues. Paracerque certaines personnes comptent sur toi. Paracerque parfois, être fort ne veut pas dire ne pas souffrir. Être fort, c'est continuer à avancer, même avec un cœur chargé. Et c'est peut-être ça, au fond, la vraie école de la vie.

Sociologie de la Teranga

Et en tant que sénégalais, nous avons des choses que les autres n'ont peut-être pas. Notre école de vie s'articule autour de la Téranga, le Sutura et surtout le Gorgorlou. Il y'a des choses particulières et typiques ici. Les rues se remplissent doucement avec les odeurs de café Touba. Puis c'est le Thiéboudienne Penda Mbaye.

Les gens se saluent avec une chaleur sans pareille. Un inconnu s'arrête pour vous indiquer le chemin. Non seulement il vous explique mais vous accompagne jusqu'à un point de repère. Un vendeur vous offre son *Ataya* même que vous ayez sorti votre portefeuille. C'est ça, la Téranga. Pas un simple slogan ou concept inventé. C'est une façon d'être au monde, transmis de génération en génération, gravé dans les têtes de millions de personnes.

Mais quelque chose cloche. Je sens une tension et tendance nouvelle. On scrolle son téléphone pendant les repas familiaux. Les voisins ne se connaissent plus. Dans les quartiers résidentiels qui émergent autour des grandes villes, les portes restent fermées. Face à l'individualisme moderne, la Téranga et le sutura dégringole. Piliers incontestés de la cohésion sociale au Sénégal, ils traversent une zone de turbulence fascinante.

De quoi parle-t-on vraiment ? La Téranga, bien plus que l'hospitalité. Littéralement, le mot revient dans presque toutes les conversations quand on parle du Sénégal. Les guides touristiques adorent l'utiliser. Les discours officiels aussi. Mais demandez à ma grand-mère de Dakar ou un pêcheur de Guét-Ndar ce que c'est vraiment la Téranga. Vous n'aurez pas une définition. Ils vous raconteront toute une histoire. Celle du visiteur arrivé sans prévenir à l'heure du repas et qui mange quand-même. Celle de la voisine qui garde vos enfants sans qu'on le lui demande. Celle du taximan qui fait un détour pour vous déposer devant votre porte et qui refuse le surplus que vous lui tendez. La Téranga, c'est un code de conduite. Une manière d'accueillir l'autre en lui offrant le meilleur. Parfois au détriment de nos propres moyens. Ce n'est pas de la naïveté. Ce n'est pas non plus du sacrifice aveugle. C'est juste la philosophie de la réciprocité. Ce système de vie est aujourd'hui en train d'être fragilisé par ces villes qui grossissent et les relations monétisées.

Si la Téranga est bénéficiée par l'autre, la Sutura est une affaire intérieure. C'est la discrétion, la retenue, la protection de la dignité. La nôtre et celle des autres. Ne pas étaler ses problèmes ni exposer sa vie privée. Une conviction que certaines choses appartiennent à l'intérieur, un espace privé, sacré. Il s'agit aussi de protéger l'autre de la honte.

On ne parle pas des problèmes financiers d'un voisin. On ne raconte pas les disputes d'une famille dans le e quartier. Le linge sale se lave en famille. Cette pudeur collective maintient la dignité de chacun, surtout dans les moments difficiles. Le problème, vous le devinez déjà : dans un monde où l'on gagne des abonnés en montrant des larmes. L'authenticité se mesure en stories Instagram des influenceurs. Le Sutura ressemble presque à un handicap. Ces valeurs sont bousculées. Avec l'urbanisation rapide, la cherté de la vie et l'exposition des réseaux sociaux comme Tiktok, tout se métamorphose. La capitale compte aujourd'hui plus de trois millions de habitants. Elle en comptera le double dans quelques années si les tendances actuelles ne se renversent pas. Cette croissance en chiffre est aussi synonyme de transformation des modes de vie, des relations sociales entre les uns les autres.

Dans un village ou dans un quartier populaire par exemple, tout le monde se connaît. La surveillance sociale fonctionne. On sait que la voisine est seule depuis deux jours. On sait que le fils de Madame Untel n'est pas rentré hier soir. On sait quand quelqu'un a besoin d'aide avant même qu'il le demande. Dans les nouvelles cités, dans les appartements modernes à Diamniadio où les gens viennent de partout sans histoire commune, cela n'existe pas. Il faut le construire ou vivre sans.

Il y'a également cette tension concrète, matérielle, que personne ne veut trop évoquer. Quand on a un métier qui ne nourrit pas son homme, pratiquer la Téranga devient un luxe que beaucoup ne peuvent plus se permettre. Avant, quand quelqu'un venait chez toi, tu savais que tu pouvais lui offrir quelque chose. Maintenant, parfois tu as honte d'ouvrir ta porte parce que tu n'as rien à servir. Cette honte-là, l'incapacité à accueillir comme il se doit, c'est une blessure silencieuse que la cherté de la vie inflige. La pression économique pousse vers l'individualisme non pas parce que les gens le choisissent, mais parce que la survie l'exige. Quand chaque franc CFA compte, on commence à calculer. Ce qui est l'ennemi de la générosité pure. Et cela interpelle directement le *Sutura*. Il convient de se demander :

Comment préserver le *Sutura* à l'ère des influenceurs et du *Gis leen ma* ? Comment faire vivre la Téranga quand la pression économique pousse à l'individualisme ?

L'impact du numérique

Ces interrogations résument parfaitement les contradictions de cette époque. Le « regardez-moi » est devenu le problème d'une génération qui a grandi avec un téléphone dans la main. Être vu et se montrer sont devenus les piliers de notre société actuel. Sur Tiktok sénégalais, on se filme en train de manger dans les restaurants, on se montre ses nouvelles tenues. On raconte ses histoires d'amour et peine de cœur. Des jeunes femmes parlent de leur mariage devant des milliers de d'abonnés. Des hommes étalent leurs conflits familiaux en direct. Ce n'est pas forcément condamnable.

C'est une nouvelle façon de créer du lien, de partager, d'exister aux yeux des autres. Mais c'est une façon radicalement incompatible avec le Sutura traditionnel. Et cela ne semble pas se résoudre d'elle-même. Aussi, le pays est très jeune. La moitié de la population de la population a moins de 20 ans. Pleine d'Energie mais confrontée au défi majeur de l'emploi. Cela signifie que la majorité absolue des sénégalais n'ont pas l'âge de prendre des décisions matures comme voter lors des élections. Que la majorité des habitants ne sont que victime de l'internet.

Que la majorité des citoyens sénégalais ont grandi dans un monde où Wave existait, où les motos Jakata encombraient déjà les rues. Cette jeunesse-là, on la décrit souvent comme un problème. Le chômage des jeunes, la migration clandestine, la délinquance, l'observation sur la jeunesse sénégalaise est saturée de mots comme : défi, urgence, crise. Et face au manque de d'emplois salarié dans le secteur formel, nous ne restons pas les bras croisés. Moi et comme tous les autres jeunes créons, inventons et faisons tourner l'économie grâce au secteur informel, au commerce en ligne, et à l'artisanat. Cet art de se débrouiller, le Gorgorlou sénégalais au quotidien n'est pas une chose récente. Il a des racines profondes car l'esprit entrepreneurial a toujours existé au Sénégal. Aujourd'hui, cet esprit a des outils inédits. Au lieu de choisir la fatalité de la crise ou de l'émigration clandestine, les jeunes ont choisi d'explorer la résilience et la créativité. Je peux citer Orange Money, Wave, WhatsApp Business qui ont transformé les petits commerces. Prenons un exemple concret. Zahra, 25 ans, vend des tenues traditionnelles depuis sa chambre à Ngallele. Elle n'a pas de boutique, pas de diplôme de commerce. Elle a juste un téléphone, un compte Wave, une page Instagram et un groupe WhatsApp de centaines de clientes. Chaque semaine, elle poste des contenue de ses créations. Les commandes arrivent par message.

Le paiement se fait par Wave avant la livraison. Un Jakarta assure la livraison. Son bénéfice mensuel dépasse souvent le salaire de son frère qui a un emploi formel dans l'administration. Zahra n'est pas une exception. Elle est un modèle qui se répète des milliers de fois à travers le pays. Les vendeurs de tel produit ou tel autre qui gèrent leurs approvisionnements par WhatsApp. Des mécaniciens qui commandent leurs pièces sur des groupes internet spécialisés. Des tailleurs qui reçoivent des commandes de la diaspora à Paris, au Canada, en Chine, ou New York, et expédient depuis leurs ateliers. Le digital n'a pas transformé l'économie sénégalaise en lui apportant quelque chose d'étrangère. A mon avis, il a amplifié ce qui existait déjà : la débrouillardise, le réseau, la confiance interpersonnel. Et les trois mots qui soulagent ces maux sont : le Bul faale, Masla, Gorgorlou.

Ces trois concepts sont des expressions qui méritent que je m'y arrête. Pas pour simplement étayer votre curiosité. Mais parce qu'elles contiennent, chacune un vrai sens. Le premier étant littéralement « ne t'en fais pas » est une stratégie pratique. On ne se prend pas la tête pour ce que l'on ne peut pas contrôler. On garde son énergie pour ce qui compte. Il y'a aussi dans le concept une forme de résistance au stress, à l'anxiété. Ce n'est pas une capitulation. C'est choisir ses batailles.

Le Masla, c'est plus complexe. C'est l'art du compromis, de l'arrangement, de la paix sociale préservée au prix de la vérité directe. C'est une sorte de diplomatie par excellence. Dire les choses de façon indirecte pour ne pas blesser. Dans un pays où l'honneur et la dignité sont des valeurs cardinales, où le Sutura règne, le Masla est l'outil qui rend la coexistence possible. Le Gorgorlou, enfin. Celui-là est peut-être le plus actuel, le plus présent dans conversations d'aujourd'hui. C'est le débrouillard, celui qui ne s'en sort toujours pas parce qu'il a de la chance, mais parce qu'il a une façon de voir les opportunités dans les obstacles. Ces mots sont comme des boucliers. Ce qui est frappant avec ces concepts, c'est leur fonction protectrice. Dans une société soumise à des pressions économiques et sociales énormes, ils donnent un cadre acceptable pour préserver la dignité et la santé mentale. Perdre son emploi est une situation difficile par exemple. Mais avec le Bul falee, on se dit : on va trouver une autre voie. Un conflit avec un voisin ? Masla. On cherche le terrain d'entente. On préserve la relation. On ne laisse pas une dispute gâcher une coexistence de longue date. Pas de travail formel disponible ? Gorgoorlou. On crée, on invente pour s'en sortir. Ces mots ne sont pas des excuses pour rester immobile. Ils sont des techniques pour tenir debout. Et ceci reste profondément sénégalais car ce choix-là, il incite à rester. Rester pendant que les esprits restent tournés vers l'émigration clandestine.

Rester et faire avec ce que l'on a. Trouver la dignité dans le travail que l'on se crée.

On l'a vu avec les groupes WhatsApp de quartier qui organisent des tontines avec transparence. Ce qui est source de solidarité. Des cagnottes pour venir en aide des familles ou individus en détresse, facilités par les réseaux sociaux avec le système de transmission rapide des informations. Des jeunes de la diaspora qui maintiennent leurs relations avec le quartier via un canal, qui envoient de l'argent via Wave depuis leurs lieux de résidence sans faire beaucoup d'efforts. Tout ceci montre que la Teranga n'a pas besoin d'être physique pour exister. Elle a besoin d'être intentionnelle. Associé au numérique, avec une utilisation à bon escient, ils représentent des vecteurs de solidarité.

Dans le contexte actuel de l'ère des réseaux, il convient de se demander comment concilier la pudeur traditionnelle avec les exigences d'une époque où la visibilité reste monétisée. Certaines personnes montrent leur vie sans tout dévoiler. Elles partagent ce qui est beau, ce qui est accompli, ce qui peut inspirer et gardent pour elles ce qui est douloureux, ce qui est intime. D'autres ont fait le choix inverse. Tout montrer, tout partager sans filtre. Je crois que ni l'un ni l'autre n'a forcément tort. C'est le fruit d'une mutation générationnelle.

En tout, tout ce que j'ai décrit précédemment, les tensions, les pressions, sont réelles. La Téranga est bousculée. Le Sutura est contestée. Les pressions économiques semblent ne plus permettent aux familles d'être généreuses. Et pourtant en regardant ce que font les jeunes, la création, le commerce, la couture en construisant un réseau de client via l'internet, je vois quelque chose d'essentiel : les valeurs du Gorgoolou ne meurent pas. Elles mutent. La Téranga ne disparaît pas parce qu'elle change de forme. Elle trouve de nouvelles facettes. Le Sutura ne s'efface pas parce que certains choisissent de ne pas le respecter. Il se reconfigure, s'adapte à une époque nouvelle. Ce qui est frappant dans la société et c'est peut-être la chose la plus difficile à expliquer à quelqu'un qui n'y a jamais vécu, c'est sa capacité à tenir face à des contradictions. Ailleurs, ces dernières auraient tout fait éclater. La modernité et la tradition. L'individualisme et la solidarité. La débrouillardise et la dignité. Le Bul faale n'est pas de la résignation. Le Masla n'est pas de la lâcheté. Ce sont des ressources. Des intelligences collectives accumulés sur des années, qui s'adaptent tout le temps sans perdre leur essence. Ce que mon Sénégal a que les autres n'ont pas, c'est loin d'être une économie parfaite, des institutions idéales enviables, c'est une façon d'être ensemble, imparfaite, en tension, en évolution constante mais profondément vivante. Et rien qu'à partir de cela, tout le reste peut se reconstruire.

Se reconstruire ai-je dis ? Cela passe par des initiatives complexes. Moults sont les situations qui peuvent nous amener à prendre parti ou même à adopter une certaine façon de se tenir. On dira que l'on a un tel comportement ou un tel autre. On le qualifiera d'altruiste ou d'égoïste. L'humain d'aujourd'hui reste au centre de cet ambivalence. Et très souvent c'est ineffable. Le vécu quotidien reste une odyssee pour toutes esthète. Il peut aussi être un carnage où tout reste controuvé pour quiconque reste à glander à défaut de songer à en saisir le sens. En revanche il demeure vital de constater une foulditude de cas étant en mesure de nous rendre intègre dans la vie en tant qu'être doué de raison. Intègre, savons-nous au moins ce que c'est ? Est-ce avoir une callipygie ? Faudrait bien être paumé pour avoir à penser ainsi. Un véritable humain est celui-là qui a fini de faire la paix avec lui-même et qui reste prêt à transmettre ces ondes positives à tous ceux qui croiseront son chemin. Un être prêt à éradiquer tout foutoir en accalmie. Un être perspicace, zélé, sans compter qu'il reste une bonne poire quelque fois. Cette être n'a point besoin d'être volage. Elle ne gruge pour satisfaire ses intérêts. Et quand bien même tout demeure épineux, il devient la lueur d'espoir de ses acolytes. En somme, il reste coriace. Sa capacité à rester de marbre aurait pu témoigner d'une espèce en voie de disparition. Un véritable Homme est d'une valeur intarissable, d'une dignité à n'en plus retrouver ailleurs.

Véridique, serviable, honorable et digne de confiance reste ses qualificatifs. C'est un vrai leader regorgeant du caractère bien défini. Il réfléchit à ses actes pour aller de l'avant, ne nuit à personne tout en prenant ses précautions. Bref un véritable Homme se doit de rester probe. Ces qualités doivent être ceux qui définissent l'humain dans sa miniature.

Cet humain reste contraint par la quête effrénée de l'amélioration malgré les épreuves. S'il y a eu un matin où je me suis regardé dans le miroir et où je n'ai pas reconnu la fatigue dans mes yeux, je ne sais plus très bien lequel. Pas seulement la fatigue du sommeil. Une autre, plus ancienne, plus tenace. Celle qu'on accumule à force de courir après des choses que l'on n'arrive jamais à attraper. On a souvent l'impression d'avancer sans avancer. Et c'est à partir de ce moment-là, je crois qu'on commence à comprendre que notre vie ne manque pas de volonté. Elle manque de collaboration. Paracerque j'ai toujours gardé la foi, oui, mais une fois fragile, on peut s'effondrer au premier obstacle. On travaille, beaucoup même, mais un travail désordonné, sans direction, ce qui nous épuise plus qu'il ne nous construit. Et la patience, on n'en a presque plus. Nous voulons des résultats immédiats à des efforts à peine commencés. Nous voulons récolter avant même d'avoir semé.

C'est plus tard, après bien des chutes que j'ai compris que ces trois forces ne valent rien séparées. C'est l'union de la foi, du travail et de la patience qui fait une vie. La foi, pour moi, n'a jamais été une formule qu'on répète pour se rassurer. Il a été, dans les moments les plus sombre, la seule chose qui tenait debout quand tout le reste s'écroulait. Je me souviens de ces nuits ténébreuses. Aucun signe, aucune certitude. Juste cette petite flamme intérieure qui, refusait de s'éteindre, malgré moi parfois. J'ai appris à appeler ça la foi : non pas la certitude que tout ira bien, mais la force de continuer à avancer alors même qu'on ne voit rien devant soi. Longtemps j'ai cru que la foi devait ressembler à quelque chose de grand. Mais non. Elle s'est révélée à moi dans les choses minuscules. Me relever un matin de plus, recommencer une tâche que j'avais ratée la veille, croire encore en une promesse que rien ne venait confirmer. La foi, j'ai fini par le comprendre. C'est comme un muscle. On ne naît pas souvent avec une foi solide. On la construit, jour après jour, dans le silence, loin des regards, loin des applaudissements et approbation. Et c'est précisément là que la notion du travail entre en scène. Parce que la foi sans le travail, ce n'est qu'un rêve qui reste suspendu dans les aires. J'ai connu ces périodes où je crois fort, où j'espérais fort, mais où je sais que sans agir croire n'empêche pas d'agir.

Que la foi st une direction, mais que le travail est le chemin lui-même. Le travail dont je parle n'est pas seulement celui que l'on fait pour un salaire. Ou pour un titre. C'est celui, plus discret que l'on fait sur soi. Se lever quand on n'en a pas envie. Tenir un engagement qu'on a pris envers soi-même, même quand personne ne nous regarde. Refaire, recommencer, corriger sans s'essouffler. J'ai toujours compris que la vraie valeur du travail ne se mesure pas dans les résultats visibles, mais dans la régularité qu'on y met. C'est cette régularité, plus que le talent ou la chance qui finit par façonner une vie. Il y'a une honnêteté dans le travail que rien ne remplace.

On ne peut pas tricher avec lui très longtemps. J'ai détesté cette vérité avant de l'aimer. Parce qu'elle m'enlevait toutes mes excuses. Elle me rappelait que personne ne viendrait faire le boulot à ma place. Que ma foi, aussi sincère soit-elle, avait besoin de mes mains, de ma sueur, de mon temps, de mes efforts répétés pour devenir quelque chose de réel. Mais le travail seul, lui aussi m'a fait du mal, sans patience pour l'accompagner. Je voulais que mes efforts portent leurs fruits tout de suite. Chaque jour sans résultat visible me semblait un jour perdu. Et c'est là que nous pouvons connaître nos pires découragements, pas parce qu'on n'avance pas, mais parce qu'on n'arrive pas à voir qu'on avance.

La patience nous manque cruellement et son absence transforme souvent des épisodes de croissance en épisode de doute. Apprendre la patience a été, je pense, l'épreuve la plus longue de toutes. Plus longues que d'apprendre à croire. Plus longue que d'apprendre à travailler. Dans le Saint Coran, Dieu dit : « O les croyants ! Cherchez secours dans la patience et la prière, car Dieu est avec ceux qui sont patients. »

(Sourate Al-Baqarat 2, verset 153).

La patience ne se décrète pas, elle se traverse. C'est-à-dire, on ne devient pas patient en le décidant un matin. On le devient en supportant, en endurant encore et encore, l'inconfort de ne pas savoir quand les choses vont changer. J'ai dû apprendre à vivre dans l'entre-deux. Dans cet espace flou entre l'effort que je faisais et le résultat que je n'avais pas encore. Et c'est précisément dans cet espace que tout se joue. La patience m'a appris une chose simple, mais que je refusais d'admettre : tout ce qui a de la valeur prend du temps. Pas parce que le temps est magique en lui-même, mais parce que c'est dans la durée que les choses se solidifient. Que les habitudes deviennent meilleures. Que les efforts deviennent une œuvre. J'ai vu, en regardant en arrière, que chaque chose précieuse dans ma vie avait mûri lentement. Presque sans bruit, loin de mes calculs.

Foi, travail et patience

Ce que je comprends aujourd'hui, c'est que ces trois forces ne fonctionnent jamais vraiment l'un sans les autres. La foi sans le travail s'évapore en illusion. Le travail sans la foi devient une agitation, un mouvement vide de sens. Et la patience sans la foi ni le travail n'est plus de la patience, c'est de la résignation, une façon polie d'abandonner.

C'est seulement quand les trois se rencontrent que quelque chose de solide commence à se construire en moi. Je crois maintenant que la foi me donne la direction. Elle me montre où aller. Le travail me donne les pas. Et la patience me donne le rythme. Elle m'apprend à ne pas courir plus vite que ce que la vie peut porter, à respecter le temps que chaque chose demande pour grandir. Ensemble, ils constituent une sorte d'équilibre. Aujourd'hui, ce qui a changé, surtout, ce n'est pas ma vie extérieure, du moins pas d'abord. C'est ma perception, mon regard. J'ai arrêté de juger mes journées par ce qu'elles aboutissaient. Et j'ai commencé à les juger par ce qu'elles construisaient en moi.

Un jour où je tien bon, où je garde la foi encore, où je travaille sans voir les résultats, où j'attends sans m'impatienter, ce jour-là n'est plus un jour perdu. C'est un jour qui pose une pierre, invisible peut-être, mais réelle. Je continue, presque chaque jour, à devoir choisir de croire encore. À devoir patienter quand tout en moi voudrait précipiter les choses. À devoir me remettre au travail comme le disait si bien le troisième président du Sénégal Maitre Abdoulaye WADE : « ... Il faut travailler, encore travailler, toujours travailler. » Mais je ne vis plus ces trois exigences comme des fardeau séparés. Je les vis comme une seule chose : croire, agir, attendre. Et c'est dans ces choses lente et répétées, que j'ai fini par trouver une sorte de paix que je ne connaissais pas avant. S'il y'a une chose que je voudrais transmettre, à moi-même d'abord, c'est que rien n'est perdu de ce qu'on traverse avec foi, travail et patience réunis.

Même les saisons les plus arides, même les périodes où rien ne semblait bouger, ont laissé quelque chose en moi. Une compréhension, une force, une manière d'habiter ma propre vie avec moins de peur et plus de constance. Et c'est peut-être cela, au fond, le vrai développement personnel dont on parle tant. Non pas devenir quelqu'un d'autre, plus fort, plus efficace, plus rapide, mais devenir enfin capable de tenir, dans le temps, la promesse que je m'étais faite à moi-même.

Il y'a aussi un aspect que j'aimerais évoquer. C'est celui de se débrouiller, oui. Mais vivre aussi. On nous apprend à survivre, jamais à vivre. Pendant longtemps, j'ai cru que se débrouiller c'était suffisant. Que si je payais mes factures, mes dettes, que si je mangeais correctement et je dormais assez d'heure, ma journée était réussie. En tout cas, c'est ce qu'on m'avait montré. Les gens autour de moi fonctionnaient comme ça. La routine. Et moi, comme tant d'autre, j'ai copié le modèle sans faire trop de bruits. Je me souviens de ces périodes où l'on avait tout inscrit sur notre liste : Un travail stable, un logement correct avec toutes les commodités. Et pourtant, le soir, il y avait ce vide qui pèse toujours. Pas une tristesse. Juste une sensation que quelque chose manquait. Comme si j'avais oublié de vivre en faisant semblant d'exister. C'est là que j'ai commencé à comprendre une chose que personne ne m'avait dite clairement : se débrouiller, c'est le minimum. C'est le plancher, pas le plafond. Ça permet de tenir debout, oui. Mais tenir debout n'est pas la même chose que marcher. La vraie question, celle que j'aurais dû me poser bien plus tôt, c'est : est-ce que je vis, ou est-ce que gère ? Est-ce que je traverse mes journées ou je les savoure ? Parce qu'il y'a une différence énorme entre les deux. Je ne dis pas que se débrouiller n'est pas une bonne chose. Au contraire, c'est toujours essentiel. Il faut savoir gérer les situations et rester debout quand ça secoue.

Mais s'arrêter là pour moi, est synonyme de la survie. Et je passerais à côté de l'essentiel. Et l'essentiel, c'est de vivre pleinement. Sans avoir peur d'être heureux. Apprendre à profiter, ça m'a pris du temps, beaucoup de temps. Profiter de la vie, pendant longtemps, ça me donnait une sorte de culpabilité. Comme si c'était un luxe que je ne méritais pas. Comme si je devais toujours souffrir, travailler encore plus, seulement après, peut-être, me permettre d'être heureux. J'ai fini par comprendre que c'était une absurdité totale. Le bonheur, selon moi, n'est pas une récompense qu'on reçoit après avoir tout fini. Il n'y a vraiment pas de moment où tout est fini. Il y aura toujours un problème à régler, une facture à payer, quelque chose qui cloche. Si j'attends que tout soit parfait pour profiter, j'attendrais toute ma vie. Alors j'ai commencé, doucement, à changer de méthode. J'ai commencé à dire oui aux invitations, même quand j'étais fatigué.

A prendre ce café tranquille le matin sans me soucier de mon téléphone. A regarder un coucher de soleil sans penser à ce que j'avais à faire faire après. En apparence, il s'agit de petites choses. Mais ces petites chose, jointes bout à bout, c'est ça qui forme une vie dans son ensemble. J'ai aussi appris à voyager différemment. Pas forcément loin, parfois juste dans un quartier de ma ville. Explorer, découvrir, s'étonner.

Ces moments où nous nous sentons curieux, vivants, ce sont ces moments-là qui restent gravés dans notre mémoire. Pas les heures passées à cocher des tâches sur une liste. Profiter, ça s'apprend. C'est presque un muscle à développer. Au bout, ça fait bizarre parce qu'on a été tellement conditionné à être productif, à être utile, à justifier chaque heure de notre temps. Mais peu à peu on reprend goût aux choses simples. Un repas partagé avec des gens qu'on aime. Une conversation qui dure trop longtemps. Une nuit où on rit jusqu'aux larmes. Ces moments-là ne sont pas du temps perdu, c'est exactement le contre. Cette vie qu'on souhaiterait passer avec les bons amis. Les vrais. Il m'a fallu du temps pour comprendre la différence entre avoir beaucoup de connaissances et avoir de vrais amis. Pendant longtemps, j'ai confondu les deux. Je pensais que plus que j'avais du monde autour de moi, mieux c'était. J'étais fier de mon carnet d'adresse, de mes réseaux, de ma capacité à connaître plein de gens. Et puis un jour, j'ai traversé une période difficile. Une de ces périodes où tout va de travers en même temps. Et j'ai regardé autour de moi pour savoir qui était là. Vraiment là pour moi. Pas pour me donner des conseils en passant, pas pour me demander comment ça allait et partir mais pour s'asseoir avec moi dans l'inconfort.

Ce jour-là, j'ai compté sur les doigts d'une main les personnes qui ont répondu présent. Et j'ai réalisé quelque chose de vraiment important : ce petit groupe valait dix fois plus que tous les autres relations mises ensembles. La quantité ne remplace pas la qualité. Un seul ami qui te connaît vraiment vaut mieux cinquante personnes qui t'apprécient en surface. Depuis, j'investis différemment dans les relations. Je prends le temps d'appeler, pas juste d'envoyer un message. Je m'intéresse vraiment à ce que vivent les gens qui comptent pour moi. Et surtout, je choisis. Je ne cours plus après tout le monde. Les bons amis, c'est ceux avec qui tu peux être sans te justifier. Ceux avec qui le silence n'est pas gênant. Ceux qui te disent la vérité même quand ce n'est pas ce que tu veux entendre, mais avec bienveillance. Ceux qui célèbrent tes succès sans jalousie et qui restent à tes côtés dans tes échecs sans jugements. Quand tu en trouves, tu les gardes. Ces gens-là sont rares. Il y a des gens toxiques dont il faut s'en éloigner. Je vais être honnête : j'ai gardé des gens toxiques dans ma vie beaucoup trop longtemps. Par peur de blesser, par habitude aussi. On finit à s'habituer à certains comportements au point de les trouver normaux. Le problème c'est quand on normalise quelque chose de nocif, on reste encre dedans. Et on perd peu à peu le sens de ce qu'une relation saine devrait être.

J'ai connu des gens qui me tapaient sur les nerfs à chaque conversation. Pas intentionnellement, parfois. Mais le rendu était le même. Je raccrochais ou je les abandonnais en me sentant plus chargé qu'avant. Comme si quelqu'un avait aspiré mon énergie. Je n'avais plus envie de rien. Et curieusement, j'interprétais ça comme ma propre faiblesse, pas comme le signe que cette relation me faisait mal. Il y'a aussi ceux qui minimise ce que tu fais. Qui trouvent toujours une façon de dévaloriser tes projets, tes rêves, tes ambitions. Pas forcément de manière agressive. Parfois c'est subtil. Un sourire en coin. Un « tu es sûr de toi ? » dit d'une certaine façon. Avec le temps, ça use. Et ça te fait douter de toi-même alors que tu n'aurais pas dû. J'ai appris à reconnaître les signes. Cette perte de confiance après avoir passé du temps avec quelqu'un. Cette sensation de devoir faire attention à chaque mot pour ne pas déclencher quelque chose. Cette impression d'être assis sur des œufs. Quand ces signaux sont présents, ce n'est pas une coïncidence. N'est pas de l'égoïsme que de s'éloigner des personnes toxiques. C'est de l'hygiène de vie. On ne doit rien à personne au point de sacrifier sa santé mentale. Certaines relations ont une date d'expiration. Une date de péremption à respecter, et c'est normal. Accepter ça a été libérateur. Et on gagne plus d'espace, d'énergie, de joie pour ce qui compte vraiment.

En fin de compte, il est impératif de fréquenter ceux qui ont tes mêmes aspirations. C'est une chose que j'ai mis beaucoup de temps à comprendre, mais qui a tout changé quand je l'ai vraiment intégré. On finit par ressembler à ceux qu'on fréquente. On ne devient pas forcément une photocopie de ses amis mais les gens autour de nous façonnent notre vision du monde, notre façon de réagir aux obstacles. Quand je passais du temps avec des gens qui se plaignaient constamment. Qui voyaient des problèmes partout. Qui n'essayaient rien de nouveau par peur d'échouer. Je commençais moi aussi à dégringoler. A rétrécir ma façon de voir les choses. Sans m'en rendre compte, j'adoptais leur énergie, leur vocabulaire, leur rapport à la vie. Bref, leur pessimisme contagieux. Mais heureusement, l'inverse est vrai aussi. Le jour où j'ai commencé à fréquenter des gens qui construisaient. Qui rêvaient grand. Qui tentaient des trucs même sans garantie de réussite. Quelque chose a changé en moi. Pas parce qu'ils m'ont donné des leçons. Juste par transfert d'énergie positive.

On parle différemment autour d'une discussion quand tout le monde est dans une dynamique de croissance. On se challenge, on partage, on s'inspire mutuellement. Ce n'est pas une question de niveau social ou de réussite matérielle. Ce qui compte vraiment, c'est l'état d'esprit.

J'ai rencontré des gens sans grand statut mais avec une vision qui m'a appris plus que n'importe quel livre. Et j'ai croisé des gens qui avaient réussi sur le papier mais qui étaient vides. Aujourd'hui, quand je réfléchis à qui je veux dans mon cercle proche, je m'interroge simplement : est-ce que cette personne me tire vers le haut, ou me fait chuter ? Est-ce qu'après une conversation avec elle, j'ai envie de me lancer, d'essayer ? Ou est-ce que je me sens découragé, limité ? La réponse à cette interrogation guide mes choix. Pas de manière brutale, je ne coupe pas les ponts au premier signal. Mais j'ai appris à ajuster la place que j'accorde à chacun. Certains sont dans le premier cercle, d'autres plus loin. Et c'est comme ça que ça devrait fonctionner.

Se débrouiller reste important, je ne l'oublie pas. Il faut être capable détenir debout tout seul. De gérer les difficultés. De ne pas dépendre constamment des autres pour avancer. C'est une forme de respect envers soi-même. Mais se débrouiller n'est pas une fin en soi. C'est un point de départ. Une fois debout, il reste à décider quoi faire de ses jambes. Et ma réponse, aujourd'hui, c'est : avancer. Profiter de chaque moment qui mérite d'être vécu. Entretenir les relations qui fleurissent.

Garder à distance ce qui me tire vers le bas. Et me rapprocher de ceux qui regardent dans la même direction que moi. Ce n'est pas une formule magique. Ce n'est pas un programme à suivre à la lettre. C'est juste une façon d'être. Et ce choix, je l'ai fait.

ABOU DIALLO

